

LA MORT N'EST PAS UN LUXE

Remerciements à Rodney Edric Zabakani pour sa traduction en Lari (Congo), à Élise Calvez, François Oguet et André Trihan pour leurs précieuses relectures.

A ma grand-mère,

« Ne me parlez plus de réalisme et surtout plus de réalité, à moi qui sais que ce que nous nommons réalité est lisière des infinis, le rivage où se promènent, comme sur une plage déserte, nos yeux, notre intelligence, notre émotion, notre infinie petitesse et notre ignardise achevée. Tout est magie, tout est magie, tout est magie. »

Sony Labou Tansi

La Mort n'est pas un luxe

(Car quelque chose résiste)

<i>Zé Hélio</i>	Gérant d'une petite agence de pompes funèbres, magicien amateur
<i>Marie-Camomille</i>	Son assistante
<i>La Mère de Zé Hélio</i>	Déjà morte
<i>Le Banquier</i>	Ami de Zé Hélio, plus tard présentatrice
<i>Nitu</i>	
<i>Lorsa</i>	Réfugiés Congolais
<i>Martial</i>	
<i>La Femme</i>	Déjà seule
<i>Les Jumeaux</i>	Employés communaux, <i>nés là où ils mourront</i>
<i>L'Homme trop gros</i>	Intellectuel, il a écrit un livre sur Milarépa
<i>Le Mari communiste</i>	Sa conférence
<i>Le Mort</i>	Soneka
<i>Une Jeune Femme</i>	Esthéticienne
<i>Un couple d'oies cendrées</i>	
...	

Le théâtre d'un monde sans espoir, quand l'ordre social devient celui de la répression policière. A l'écart de ce monde-là, certains se débarrassent néanmoins des frontières et des assignations que cet ordre impose. Volontairement ou non, ceux-là laissent alors apparaître - dans l'informe inattendu d'un nuage ou dans celui grandiose d'un tour de magie, la possibilité d'une autre répartition des places de chacun. Voici donc des envols et des débordements, des aboiements perdus et des os laissés, autant d'irrévérances joyeuses qui lancent des éclats de rire, solaires, insolents et désinvoltes, qui telle une insoumission à cet ordre dirait : Je veux vivre ici, ou bien je veux partir là-bas, à Ikaria, en Grèce, parce que paraît-il, on y meurt – plus vieux !

La Mort n'est pas un luxe

I-

L'agence de pompes funèbres de Zé Hélio. C'est une petite boutique, dans un quartier loin du centre. L'espace est rempli d'accessoires de circonstance. On trouve ainsi des plaques funéraires, des fleurs en plastique, des petites sculptures représentant des anges ou des animaux, des bougies, des urnes de différents modèles. A côté d'un petit bureau, un seul cercueil est exposé au centre. Sur le bureau est posée une plaque, sur laquelle est gravé : « Rêvez encore ! ». Sur le mur derrière le bureau, il y a un écran où s'inscrit, clignotant en rose quand il est allumé : « Regrets éternels ! » Il y a aussi quelques annonces promotionnelles : « Mourez sans effort : Pensez à la mensualisation ! », « Promotion sur le souvenir : Offrez le DVD de votre enterrement ! », ou encore : « Nouveau ! Box into the boxe, mettez le wifi dans votre cercueil. » Enfin, sur le mur au fond, il y a une vieille affiche d'agence de voyage, représentant la plage d'Ikaria, en Grèce.

Zé Hélio est assis derrière son bureau trop petit pour lui, la joue posée sur des tas de papiers en vrac, et les bras pendants jusqu'au sol. Il dort. C'est le matin. Marie-Camomille, son assistante, arrive à son travail.

- Marie-Camomille** (Découvrant Zé Hélio, elle hésite à le réveiller. Elle s'avance vers lui, hésite à nouveau, avant de finalement se décider.) AH !
- Zé Hélio** (Se réveillant en sursaut.) Ah !
- Marie-Camomille** C'est moi monsieur Hélio...
- Zé Hélio** Marie-Camomille ! Qu'est-ce que vous faites là ?
- Marie-Camomille** Il est huit heures, monsieur Hélio. Il faut ouvrir l'agence.
- Zé Hélio** J'allais le faire Marie-Camomille, j'allais le faire... Je réfléchissais.
- Marie-Camomille** (Elle pointe son doigt vers lui.) Sur votre visage...
- Zé Hélio** (Touchant son visage.) Quoi ?
- Marie-Camomille** On la voit sur votre visage, votre réflexion! Vous avez l'air plus chiffonné que tous ces papiers ? Pourquoi vous n'êtes pas rentré chez vous pour dormir un peu ?
- Zé Hélio** Vous ne m'avez pas réveillé !
- Marie-Camomille** Voilà, vous êtes de mauvaise humeur ! Je vais faire du café, ça nous fera du bien. Moi aussi, j'ai très mal dormi.

(Marie-Camomille va dans le petit débarras à droite, qui sert de pièce à tout faire. Zé Hélio se lève, et tente par quelques étirements, de réveiller son corps endolori. On entend la voix de Marie-Camomille.)

Marie-Camomille Toute la nuit j'ai pensé : Ce pauvre monsieur Hélios ! Perdre sa maman quand on est au bord de la faillite, ce n'est vraiment pas de chance. Tout de même, vous auriez pu au moins fermer, aujourd'hui samedi. Je sais bien, c'est le samedi que les gens meurent le plus, c'est dans les statistiques, mais avec tout ce qui vous arrive... Quoi qu'il en soit monsieur Hélios, moi, je suis avec vous. Quoi qu'il vous arrive, quoi qu'il arrive à cette agence, je resterai avec vous ! (Temps.) Au fait, vous avez vu cette cagnotte pour le boxeur ? En seulement deux jours, tout l'argent qu'ils ont récolté ! Peut-être que vous aussi, vous pourriez affronter la police ? Non, je plaisante, mais tout de même, c'est beaucoup d'argent ! Moi je trouve qu'il a eu raison, il ne faut pas se laisser faire. (Elle revient avec une tasse de café.) Vous n'êtes pas d'accord ? Qu'est-ce que vous faites ?

Zé Hélios Du yoga Marie-Camomille, du yoga !

Marie-Camomille (Elle s'assoit sur le cercueil pour boire son café.) On voit que vous débutez.

Zé Hélios Marie-Camomille, est-ce que moi aussi, je peux avoir un café ?

Marie-Camomille Oh pardon ! (Elle sort.)

Zé Hélios (Continuant ses mouvements. Pour lui.) Elle ne sert à rien. Elle ne sert à rien !

Marie-Camomille (On entend sa voix.) Par contre, les gens qui font du yoga, ils font aussi un régime alimentaire, parce que le café, paraît-il, c'est très mauvais, très... (Revenant avec une autre tasse de café.)

Zé Hélios Marie-Camomille...

Marie-Camomille Oui ?

Zé Hélios Taisez-vous !

Marie-Camomille (Elle lui donne son café.) Excusez-moi monsieur Hélios. Je vous l'ai dit, je n'ai pas bien dormi, et moi, lorsque je ne dors pas bien, je fais n'importe quoi ! (Elle commence à mettre en ordre l'agence.) Tous ces soucis... L'agence, le décès de votre maman, tout ce qui se passe en ce moment... Je ressens tout cela moi, et je crois bien que si je ne me retenais pas, je pourrais être violente moi aussi. Très ! Il y a tellement d'injustices dans le monde.

Zé Hélios Marie-Camomille... Stop ! (Elle se tait. Il reprend ses mouvements, elle continue son rangement de manière fébrile et maladroite. Temps. Elle lui fait soudainement des signes.) Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a encore ? (Elle continue à lui faire des signes. Il arrête ses mouvements.) Vous allez parler à la fin ! Qu'est-ce que vous avez ce matin ?

Marie-Camomille C'est vous qui m'avez dit de me taire ! Il faudrait savoir...

(Zé Hélios va pour s'en prendre à elle, mais au même moment, la porte de l'agence s'ouvre. Marie-Camomille vient prendre la tasse de café de Zé Hélios, puis va dans le débarras pour mettre la musique et l'éclairage de circonstance. Trois hommes d'origine africaine entrent. Zé Hélios les accueille en faisant bonne figure.)

Zé Hélios Bonjour messieurs ! Entrez, je vous en prie... Peut-être désirez-vous un renseignement ? Comment puis-je vous être utile ?

(Temps. L'éclairage change, on entend de la musique. Les trois hommes se regardent. Zé Hélios les invite à s'asseoir.)

Le Deuxième Voilà... Il y a eu un malheur, monsieur. Notre frère Soneka, est décédé.

Zé Hélio Toutes mes condoléances, messieurs. Croyez bien que je suis sincèrement désolé. Peut-être souhaitez-vous qu'ensemble, nous voyions comment organiser ses obsèques ?

Le Premier Oui monsieur, c'est pour cela que nous sommes venus.

Zé Hélio (Les invitant de nouveau à s'asseoir.) Je vous en prie. (Il va lui-même s'asseoir derrière son bureau. Seul le deuxième vient s'asseoir, les deux autres restent debout.) Très bien. Avez-vous le certificat de décès de ce monsieur ?

Le Deuxième Non, monsieur.

Zé Hélio Mais... Si nous n'avons pas ce certificat, vous comprenez bien que nous ne pourrions pas accomplir les formalités afférentes aux obsèques.

Le Premier Il travaillait sur le chantier de construction, monsieur. C'est là qu'il est mort. Il a eu un accident.

Le Deuxième Nous travaillons tous les quatre sur le chantier monsieur, parfois la nuit entière, sans arrêter. C'est un travail qui est dur. Soneka, il était fatigué parce qu'il n'avait pas l'habitude, et à cause justement de la fatigue, il a eu cet accident.

Le Premier Oui monsieur, c'est cela. Soneka ne pouvait pas travailler rapidement, il était trop lent. Même avec nous, il fallait toujours que nous lui disions d'avancer...

Zé Hélio Oui, très bien, peut-être, mais sans certificat, je ne pourrai pas vous aider. C'est la loi.

Le Deuxième Nous comprenons, monsieur. Le chef du chantier a dit : « Je suis désolé moi aussi, mais maintenant occupez-vous de lui. Je ne veux pas d'histoires à cause de vous. »

Zé Hélio Comment cela ?

(Silence. Les trois Africains se regardent)

Le Troisième Nous sommes clandestins monsieur, et le chef avait dit qu'il pourrait avoir des papiers pour nous, si nous faisons le travail. C'est pour cela qu'on travaillait la nuit. Pour avoir des papiers. Mais le chef avait dit aussi qu'au moindre problème, il nous renverrait.

Le Premier Nous, on ne pensait pas que la mort de notre frère serait un *problème*, comme il disait.

Le Deuxième Pour le travail, on savait tout cela, mais la procédure pour avoir des papiers est trop longue, alors on a accepté. On a accepté tout ce qu'il disait.

Zé Hélio C'est complètement illégal ! Ce type est un salaud, il faut le dénoncer.

Le Premier Ce patron, c'est un type comme nous, mais lui, il est Turc. Personne ne nous a donné du travail à part lui.

Le Deuxième Avant on est allé voir une association en ville. Là-bas, ils nous ont dit aussi qu'il fallait attendre, parce qu'il y avait trop de monde.

Zé Hélio (Commençant à s'énerver.) Quand l'accident a-t-il eu lieu ?

Le Troisième Ce matin monsieur, juste avant le lever du soleil.

Zé Hélio Et à quel hôpital, le corps a-t-il été emmené ?

Le Deuxième Il n'est pas à l'hôpital monsieur.

Zé Hélio Mais alors, il est où ?

(Temps.)

Zé Hélio Il est où ce corps ?

Le Premier Dans la voiture, monsieur. Il est dans le coffre.

Zé Hélio Comment ça ? Mais enfin ! Vous vous rendez compte de ce que vous faites ? Si la police vous trouve avec ce corps dans votre voiture, vous serez accusés. Les policiers penseront peut-être même que vous avez tué votre ami, et je ne sais pas... que vous voulez faire disparaître son corps.

Le Deuxième Ce que nous voulons monsieur, c'est juste que Soneka puisse être enterré dignement, ici.

Le Premier Oui, ici. C'est ici que Soneka voulait vivre.

Zé Hélio C'est impossible ! Je ne peux pas vous aider. « Ici » comme vous dites, il y a des lois. On ne peut pas enterrer un homme comme cela. C'est certainement regrettable, mais ce sont les lois, les lois d'« ici » ! Et puis, êtes-vous vraiment sûr que votre ami est mort ? Peut-être est-il dans le coma ? Cela arrive parfois. On croit que les gens sont morts, et puis... Il faut d'abord conduire le corps de cet homme à l'hôpital.

Le Troisième Il est bien mort monsieur. Ce n'est pas le premier cadavre que nous voyons.

Le Premier Nous savons faire la différence, monsieur.

Zé Hélio Vous allez conduire ce corps à l'hôpital, vous entendez ? Et maintenant, quittez cette agence. (Il se lève.) Le cadavre d'un homme dans le coffre d'une voiture ! Vous ne vous rendez vraiment compte de rien ! Allez... Je ne vous connais pas, je ne vous ai jamais vus ! Croyez-moi, c'est déjà faire beaucoup que de dire cela. (Il va leur ouvrir la porte.) Je vous en prie...

(Le Troisième fait un geste au Deuxième.)

Le Deuxième Nous avons de l'argent, monsieur. (Il sort un sac plastique avec de l'argent liquide à l'intérieur.) C'est le chef qui nous a donné cet argent. Il a dit aussi que si on parlait à la police, nous serions directement renvoyés dans notre pays.

Zé Hélio Et alors ? Il n'est pas bien votre pays ? (Il referme la porte. Marie-Camomille apparaît dans l'embrasure de celle du débarras.) Je ne veux pas de cet argent, vous comprenez ? Ce que vous faites, vous aussi, est complètement illégal ! Illégal ! Alors je ne veux plus entendre un mot de toute cette histoire. Vous avez compris ? (Il leur ouvre de nouveau la porte.)

Le Troisième A mbo ngué ? Nani jika mvumbi zakü ?¹

Zé Hélio Quoi ?

Le Deuxième Nous comprenons, monsieur. Nous sommes désolés de vous avoir dérangé.

¹ Et toi ? Qui enterre tes morts ?

(Ils sortent. Zé Hélió referme la porte derrière eux.)

Zé Hélió (Chuchotant à travers la porte.) Et ne laissez pas cette voiture garée dans la rue ! (Il leur signifie de s'éloigner.)

Marie-Camomille (Toujours dans l'embrasement de la porte du débarras.) Je sais que ce ne sont pas mes affaires... Mais vue votre situation...

Zé Hélió Effectivement ce ne sont pas vos affaires. (Regagnant son bureau.) Vous savez ce que ça coûte d'enterrer un corps illégalement ?

Marie-Camomille Quand vous n'aurez plus cette agence, même légalement, vous n'enterrerez plus personne !

Zé Hélió Il y a une pelle dans le débarras, si vous voulez. Et arrêtez-moi cette musique !

Marie-Camomille Même dans le malheur, vous n'avez pas de cœur !

(Marie-Camomille va éteindre la musique et changer l'éclairage. Temps.)

Zé Hélió (S'énervant soudainement.) Marie-Camomille ! On ne transporte pas le cadavre d'un homme dans le coffre d'une voiture !

Marie-Camomille (Réapparaissant.) Vous vouliez quoi ? Qu'ils le mettent à la place du mort ?

Zé Hélió Faites de l'humour ! C'est ça ! Faites de l'humour !

Marie-Camomille De l'argent monsieur Hélió, de l'argent ! La solution était là, sous vos yeux ! On aurait pu s'arranger, aider ces messieurs, et avec cet argent, vous auriez pu payer le retard à la banque. Sous vos yeux, monsieur Hélió, sous vos yeux !

Zé Hélió Non mais dites donc, Marie-Camomille ! La solution pour payer la banque, ce serait aussi de vous renvoyer, par exemple ! La seule véritable solution pour sauver cette agence, ce pourrait être aussi que je me passe de vous ?

Marie-Camomille Très bien. (Elle prend son manteau dans le débarras et va pour sortir.)

Zé Hélió Où est-ce que vous allez ?

Marie-camomille Je sors ! J'ai honte pour vous, et pour l'humanité que vous représentez !

(Elle sort.)

Zé Hélió Où est-ce que vous... (Il crie.) Dehors ! (Temps.) Elle ne m'attire que des ennuis. Que des ennuis ! Je vais la licencier aujourd'hui même. (Il ouvre son ordinateur.) Comment elle me parle ? (Temps.) « Procédure rapide de licenciement » Ah voilà... La procédure rapide de licenciement comporte trois étapes... » Oser me parler d'humanité, alors que je viens de perdre ma propre mère ! Jamais je n'aurais dû l'engager. « J'ai honte pour vous ! » Alors que c'est moi qui la fais vivre. Non, mais... Cette fois, ça suffit ! Étape 1, convocation... D'accord. Étape 2, entretien... C'est fait... Ah ! Étape 3, notification du licenciement... Imprimer !

(Une femme entre. Elle regarde timidement les articles exposés. Zé Hélió referme son ordinateur, puis se lève, et va discrètement mettre la musique et l'éclairage de circonstance. Il se trompe. On l'entend jurer : « *Nom de Dieu !* ». Pendant ce temps, l'imprimante imprime la procédure de licenciement. Il revient, toujours en faisant bonne figure.)

Zé Hélio Bonjour madame. (Temps) Peut-être puis-je vous renseigner ?

La Femme Bonjour monsieur. Je regarde seulement...

Zé Hélio Je vous en prie prenez votre temps. (Temps.) On va faire sans musique...

La Femme Pardon ?

Zé Hélio Non rien, je me parle à moi-même. Nous avons quelques petits problèmes, ce matin... Comment puis-je vous aider ?

La Femme C'est-à-dire que ce n'est pas pour moi... (Temps.) C'est pour mon mari. (Temps.) Voilà... Il travaillait. Toute sa vie durant, mon mari a travaillé. Toujours il me disait : « C'est le travail. Je vais rentrer tard, mais c'est le travail. » Jamais nous ne pouvions partir. Je ne parle pas de vacances, ou de voyage, non simplement d'aller voir ma sœur, à Orléans. Eh bien non. Toujours il y avait « le travail », jusque dans ses pensées quand il était en repos ! Moi, je finissais par être épuisée de tout le travail qu'il faisait. Alors quand il a pris sa retraite – il est plus âgé que moi, je me suis dit : Enfin fini le travail ! Nous allons pouvoir partir quelques jours à Orléans. Mais non... Vous savez ce qu'a fait mon mari quand il a eu fini de travailler ? Le jour même, il s'est inscrit dans un parti politique, à l'extrême gauche ! Je vous assure, c'est la vérité. Depuis, il fait toutes les manifestations, toutes les diffusions de tracts, toutes les réunions publiques. Au début j'allais avec lui, mais... Il donne même des conférences maintenant... partout ! Je ne sais jamais où il est !

Zé Hélio Mais... votre mari, il n'est pas décédé ?

La Femme Bien sûr que non ! Pourquoi vous dîtes une chose pareille ?

Zé Hélio Parce que vous êtes dans une agence de pompes funèbres, madame.

La Femme Je le sais bien, ne me prenez pas pour une folle ! C'est même exactement pour cela que je suis ici.

Zé Hélio Dans ce cas, dîtes-moi comment je peux vous aider ?

La Femme Bien. Comme je vous ai dit, nous avons une grande différence d'âge avec mon mari, et malgré toutes ses activités, il a une santé fragile. (Elle indique sa poitrine.) Le cœur. Vous comprenez, j'ai peur qu'il lui arrive quelque chose, comme on dit. Je voudrais prendre les devants.

Zé Hélio Vous voulez parler d'un contrat obsèques.

La Femme C'est ça ! Mais ce serait pour lui.

Zé Hélio Oui, j'avais compris. Mais dîtes-moi, où est le problème ?

La Femme C'est un matérialiste.

Zé Hélio Pardon ?

La Femme Il ne veut pas en entendre parler. « Pour moi, c'est la fosse commune ! » Voilà comment il me parle !

Zé Hélio Ça n'existe plus. Aujourd'hui on dit le « carré des indigents », les économiquement faibles si vous préférez. Mais oui, effectivement, si nous voulons lui établir une assurance obsèques, sa signature sera nécessaire. Sans cette signature, je ne vois pas comment nous pourrions valider un tel contrat.

La Femme Ah oui, c'est ça...

Zé Hélio Dans ces conditions, il faudrait, soit que vous puissiez le faire changer d'avis...

La Femme ... C'est impossible !

Zé Hélio ... soit - excusez-moi, qu'il décède brutalement. Alors, en tant qu'épouse légitime, il vous reviendrait le droit de régler les formalités. Mais c'est bien sûr, qu'un contrat obsèques signé maintenant serait plus avantageux. (Temps.) En l'état actuel, je ne vois pas d'autre solution. (Il cherche un exemple de contrat.)

La Femme Et c'est moi qui paierais ?

Zé Hélio (Cherchant toujours.) Comment ?

La Femme En cas de mort... prématurée, comme vous dites, est-ce que c'est moi qui devrais payer pour lui ? Je pose la question pour savoir, parce qu'en plus des frais de transport à sa charge pour ses conférences, mon mari, tous les mois, fait un virement à son organisation politique. Et l'argent, vous savez où il le prend ? Sur notre compte commun !

Zé Hélio Vous êtes mariés sous le régime de la communauté des biens ?

La Femme Oui mais moi, je ne suis pas communiste !

Zé Hélio Bon... excusez-moi madame, mais je crois que vous n'êtes pas au bon endroit. Je suis désolé mais vraiment, je ne pense pas pouvoir faire quelque chose pour vous. (Il se lève et lui tend la main.)

La Femme (Se levant également et prenant la main qu'il lui tend.) Il faut m'aider monsieur, s'il vous plaît ! Je suis tellement seule. Quand il n'est pas là, je tourne et retourne dans les pièces de notre maison, parfois toute la journée. Même la nuit, quand il ne rentre pas. Je n'en peux plus monsieur. (Elle se rassoit.) Quelle vie j'ai, monsieur ? Quelle vie ! (Elle commence à pleurer.) Ma vie n'a aucun sens. Je me sens complètement inutile, monsieur. Il n'y a pas de place pour moi dans la vie de mon mari. C'est trop difficile monsieur, trop... (Zé Hélio lui tend un mouchoir.) Merci monsieur, merci...

Zé Hélio Mais votre mari, où est-il en ce moment ?

La Femme Justement, je ne sais pas ! Une manifestation, une réunion... La gauche a déjà tellement à faire, alors l'extrême gauche, vous imaginez ? Et maintenant à la télévision, ils nous traitent même de terroristes ! Et si la police l'arrête, qu'est-ce que je vais devenir ? Il se met dans de telles situations ! Vous allez me trouver horrible, bien sûr, je ne le souhaite pas, mais parfois, je préférerais que mon mari soit mort ! Juste pour savoir où il est.

Zé Hélio Madame, vous comprenez bien que je ne peux tout de même pas vous aider à tuer votre mari, uniquement pour que vous sachiez où il est. D'ailleurs s'il était mort, sa situation ne serait pas meilleure.

La Femme Mais le mienne si monsieur ! La mienne, si !

Zé Hélio Si vous voulez bien, nous allons en rester là pour aujourd'hui. Tenez, voici une brochure sur laquelle sont indiquées toutes nos options, avec le prix. Voilà, c'est ici... Le mieux est que vous puissiez lire tout cela tranquillement avec votre mari, et que vous reveniez ensemble, pour en parler avec moi. (Il lui donne la brochure.)

La Femme Et combien est-ce que cela va-t-il coûter ?

Zé Hélió C'est écrit là... Notre première offre est à 2200€. C'est le forfait de base, avec tiroir en chambre, crémation et dispersion des cendres dans le *jardin des souvenirs*.

La Femme (Elle regarde la brochure.) Ah oui, tout de même !

Zé Hélió C'est pour cela, le contrat obsèques vous permettrait de faire une légère économie.

La Femme Il n'acceptera jamais. Pour lui la mort, c'est la mort ! Le néant. Il ne veut pas dépenser un seul centime pour ce qui reste.

Zé Hélió Dans ce cas, dites à votre mari que la tombe de Karl Marx est l'une de celles qui sont les plus visitées au monde ! Cela attirera peut-être son attention ?

La Femme Certainement monsieur, certainement.... Je vais noter. (Elle écrit sur la brochure.) Carl Marx...

Zé Hélió Avec un K.

La Femme Oui, bien sûr ! Vous faites bien de me dire. Si mon mari avait vu cela, c'est bien sûr que c'est moi qui risquais d'être enterrée la première ! Merci monsieur.

Zé Hélió (Allant lui ouvrir la porte.) Je vous en prie. A revoir madame.

La Femme (Montrant la brochure.) C'est une bonne idée ! Karl Marx, avec un K ! Au revoir, monsieur.

(Elle sort.)

Zé Hélió (Changeant de ton.) Marie-Camomille ! La musique, elle ne marche pas ! (Il l'appelle comme si elle était dans le débarras.) Marie-Camomille !

(Il va dans le débarras. Marie-Camomille rentre à ce moment-là. Il ressort du débarras. Ils restent interdits tous les deux.)

Marie-Camomille (Après un temps.) Je croyais que c'était ce matin, mais c'est cet après-midi.

Zé Hélió Quoi ? De quoi parlez-vous ?

Marie-Camomille La manifestation ! La manifestation contre les violences policières. Je vous en ai parlé tout à l'heure. Je croyais que c'était ce matin, mais c'est cet après-midi.

Zé Hélió Et vous croyez que je vous paie pour aller manifester ?

Marie-Camomille Il ne faut pas se laisser faire monsieur Hélió. Il ne faut pas se laisser faire. (Elle va mettre son manteau dans le débarras)

Zé Hélió Se laisser faire... Ah le licenciement ! (Il retourne à son bureau. Il prend le formulaire qu'il a d'imprimé et commence à le remplir.) Je suis pour que chaque chose soit... sa place.

Marie-Camomille (On entend sa voix.) *Police partout, justice nulle part !*

Zé Hélió (Excédé.) Marie-Camomille ! Je sors. (Il met sa veste.) J'ai vu assez de cas sociaux pour ce matin ! Et réparez-moi cette musique ! (Il sort.)

Marie-Camomille (Elle revient, et essaie de mettre de la musique avec une télécommande. On entend la musique. Elle éteint.) Elle marche très bien cette musique ! (Elle va à la porte pour vérifier que Zé Hélió est bien parti. Elle va ensuite à son bureau, et fouille dans ses affaires.) Ah, voilà ! C'est bien ça... (Elle téléphone.) Allô, oui bonjour ! C'est l'agence de monsieur Hélió. Ce serait pour une crémation en urgence. Oui, c'est délicat, je sais bien. Mais, comme je sais aussi qu'il arrive que des familles se désistent au dernier moment... Cet après-midi, ce serait possible ? (Temps. Elle continue à fouiller dans les papiers.) « Procédure rapide de licenciement » N'importe quoi ! (Elle jette le formulaire à la poubelle.) Oui, je suis toujours là... Non ? Bon, très bien. Mais rappelez-nous, si vous aviez un changement. Merci. Oui, je vous dis en fin d'après-midi, ce serait parfait... C'est vrai ? Vous êtes formidable ! Je vous envoie le dossier tout de suite, et je vois de mon côté avec la chambre funéraire pour le transfert du corps. Entre collègues, il faut bien s'entraider. Merci. (Elle raccroche. Elle remplit un formulaire, qu'elle signe, et tamponne. Elle téléphone à nouveau.) Allô ! La chambre funéraire ? C'est l'agence de monsieur Hélió... Oui, c'est difficile, il est effondré... C'est pour cela que c'est moi qui vous appelle. Je suis la seule famille qui lui reste, alors je prends sur moi de régler ses affaires... Il faut s'entraider dans les moments difficiles. Oui, oui, je patiente...

(Avec la télécommande, elle met de la musique.)

II-

Un petit hôtel, proche de la gare. Une chambre à l'étage, sommaire, mais propre. Un lit, un lavabo avec une tablette en verre en dessous d'un miroir, une petite table, une chaise, une armoire avec quelques cintres côté penderie, des couvertures dans les étagères de l'autre côté. Le lit est en face de la fenêtre. Un homme de forte corpulence vient d'arriver. Il est assis au pied du lit, il reprend son souffle. Il regarde en direction de la fenêtre, les toits de la ville. A côté du lit, il a posé sa valise, et sur la table, un livre et une photographie de lui, en noir et blanc, sur laquelle il est mince.

L'Homme trop gros

Si je bouge, je déséquilibre le monde... (Temps.) Alors, je vais rester ici, sans bouger. Sage... comme une image. (Temps.) Mais c'est difficile de rester sans bouger. Devenir immobile... Non pas transparent... Immobile. Juste le souffle... Comme cela... (Il respire.) C'est un équilibre, et celui qui s'entraîne tous les jours, peut même réussir... à s'envoler. Je veux dire, sans *déséquilibrer* le monde. (Temps.) Dans l'Inde Ancienne, de grands maîtres arrivaient à cela, ils lévitaient, et leur conscience était telle qu'ils pouvaient atteindre la pensée, à partir d'une perception sensible des choses. Leur conscience n'était pas séparée du monde. Certains pouvaient même transformer l'image que leurs disciples avaient d'eux-mêmes. *Ils devenaient monde*. C'est à cela que je m'entraîne. Je voudrais moi aussi, pouvoir me transformer, non pas pour m'envoler, mais pour me défaire de ma propre image. Alors je suis venu ici, dans cette chambre d'hôtel où personne ne me connaît, anonyme. Chez moi je n'y arrive pas. Cela me demande tellement d'effort que je retombe, parce que j'ai faim. *La faim*. C'est terrible d'avoir faim quand votre corps n'a pas vraiment besoin. Terrible. Je mange, et après je dois recommencer. J'essaie de me tenir debout, sans bouger, comme cela, *immobile*, je veux dire indépendamment de ce qui se passe autour de moi, mais le monde me rattrape par la faim. Je voudrais m'extraire, c'est cela, je voudrais résister à ma propre faim. Me dissoudre... J'ai cette image... *Comme la toile cirée / verte / laissée sur une table dehors / durant plusieurs hivers...* La couleur a passé, mais la trame est restée, elle est même devenue inséparable de la table. Je veux dire, la toile a traversé le temps, plutôt elle s'est laissée traverser par lui... Comme les maîtres anciens. (Temps.) Au début, je faisais des malaises, des vertiges, je m'évanouissais. même parfois. Je n'arrivais plus à sortir de chez moi. Alors j'ai commencé ce livre sur Milarépa. Je cherchais quelque chose... Me défaire de moi-même, de l'image que le monde me renvoyait. Je voulais devenir *autre*. (Temps.) J'ai fermé la porte à clé, personne ne pourra venir. Même s'ils laissent des offrandes sur le seuil, je ne les prendrai... pas. Même si j'ai faim. D'ailleurs, j'ai jeté la clé. Je voudrais pouvoir tenir un peu, je ne dis pas m'envoler, non, j'ai bien conscience que... Mais juste... (Il fait un geste avec sa main.) Sans déséquilibrer le monde... Une sensation qui deviendrait *pensée*... Je disparaîtrai, mais avant, avant cela, je pourrai ressentir le monde... Physiquement l'éprouver, sans en devenir la proie. En venant ici, je me suis dit que personne ne saurait où je suis, et que dans cette avance, je pourrais essayer de nouveau, peut-être même plusieurs fois... *Ressentir*... (Il se lève et se tient debout, en fermant les yeux. Un temps. Il perd l'équilibre, puis il s'assoit à nouveau sur le lit.) Non, il faut que j'attende encore un peu... C'est une question de perception... Une autre perception du monde (Il se concentre.) D'un devenir sensible de la pensée... Je n'arrive pas bien encore (Il est en sueur. Temps. Il sort de sa poche un sachet de quatre gâteaux, des « Mont Saint-Michel » qu'il ouvre. Il prend un gâteau.) Voilà... je recommencerai plus tard. Plus tard... (Il mange.) Oui, plus tard...

III-

Le cimetière de Sillé-le Philippe, entouré d'un mur de pierres, derrière lequel au Nord-Est, une rangée de cyprès marque sa limite avant une forêt. Une route étroite de campagne, passe à côté. Elle rejoint le village dans un sens, et dans l'autre, mène à Torcé-en Vallée, ou à Beaufay.

Deux hommes, des employés communaux, sont en train de creuser une tombe. Ils ont une soixantaine d'années, et sont jumeaux.

Un couple d'oies cendrées traverse le ciel. Temps.

1^{er} Jumeau (S'arrêtant de creuser.) On a creusé toutes les tombes des deux rangées, là...

2^{ème} Jumeau (S'arrêtant également.) Je le sais bien. Pourquoi tu dis ça ?

1^{er} Jumeau Rien. On a fait tout ça. (Temps.) Je pense que quand les gens d'ici se feront incinérés comme ils font maintenant, la mairie n'aura plus besoin de nous.

2^{ème} Jumeau Au Mans, au crématorium, ils ont fait un *jardin du souvenir*. Mais il y a aussi un puits, où toutes les cendres sont mélangées.

1^{er} Jumeau Mélangées ?

2^{ème} jumeau Mélangées.

1^{er} Jumeau Alors on ne sait plus rien ? Pas de nom ? Pas de date ?

2^{ème} jumeau Non. Ici, la tombe la plus vieille est là-bas. On ne voit plus les noms, mais comme le cimetière date de 1873, c'est possible que ceux qui sont dedans aient cet âge-là.

1^{er} Jumeau Je sais bien. C'était après l'incendie. Avant le cimetière était à côté de l'église, et encore avant, ils enterraient les morts dans l'église elle-même. Mais nous ? Où est-ce que tu crois qu'ils nous mettront ?

2^{ème} jumeau Dans le caveau.

1^{er} Jumeau Oui, mais c'est bien ça justement ! Dans le caveau, tu sais bien qu'il n'y a que quatre places. Notre père l'avait acheté juste avant notre naissance, à la mort de notre sœur aînée. Et depuis que les parents sont morts, ils sont trois dans le caveau.

2^{ème} jumeau Il reste une place.

1^{er} Jumeau Pour toi ou pour moi ?

2^{ème} Jumeau Pour le premier qui mourra.

1^{er} Jumeau Et le deuxième on le mettra où ? Dans le cendrier de ton *jardin du souvenir* ? (Le deuxième recommence à creuser. Temps.) On ne peut pourtant pas, toi et moi, être séparé ? On ne l'a jamais été. A l'école, au service militaire, et même pour faire ce travail, toute notre vie

on est resté ensemble.

2^{ème} Jumeau (S'arrêtant à nouveau de creuser.) Peut-être aussi qu'on va mourir ensemble ? Tu les imagines à la mairie, à se demander lequel de nous deux, ils mettront dans le caveau. Des discussions à n'en plus finir ! Point un, est-ce qu'on fait un rond-point ? Point deux, lequel des deux frères on met dans le caveau ?

1^{er} Jumeau Peut-être aussi qu'on ne mourra pas ?

2^{ème} Jumeau J'ai lu qu'en Californie, l'immortalité était un sujet de recherche scientifique. On pourrait se guérir de la mort comme de n'importe quelle autre maladie.

1^{er} Jumeau En Californie !

2^{ème} Jumeau Oui, en Amérique.

1^{er} Jumeau Eh ben! (Il recommence à creuser.)

2^{ème} Jumeau A ce moment-là, plus besoin de se poser la question du caveau ou du *jardin du souvenir*...

1^{er} Jumeau Vaincre la mort ! Mais qu'est-ce que tu fais de la vie, s'il n'y a plus de morts ?

2^{ème} Jumeau Il faut creuser le sujet !

1^{er} Jumeau En attendant, creuse ta part ! Highlander !

(Le Deuxième recommence à creuser à son tour. La nature autour d'eux reste indifférente à leurs réflexions.)

IV-

La chambre funéraire. Un salon, avec un cercueil ouvert et des chaises autour pour les visiteurs. Zé Hélio est venu voir le corps de sa mère. Il est assis sur une chaise, la tête dans ses mains, plus épuisé que triste, insensible. Une femme entre et vient s'asseoir à côté de lui. C'est sa mère. Elle sort et allume une cigarette. Elle fume. Seulement après un temps long, Zé Hélio se rend compte de sa « présence ».

Zé Hélio (Il parle bas, de peur d'être entendu.) Qu'est-ce que tu fais là !?

Sa Mère Comment ça ? « Qu'est-ce que je fais là ? »

Zé Hélio Là, assise, à fumer une cigarette !

Sa Mère Et alors ?

Zé Hélio Tu es morte maman ! Tu devrais être allongée dans ton cercueil, et moi je te parlerais sans que tu me répondes, parce que je serais triste et malheureux que tu ne sois plus là.

Sa Mère Tu n'es même pas triste, ça se voit sur ta figure.

Zé Hélio Et arrête de fumer, c'est interdit !

Sa Mère (Elle jette sa cigarette et l'écrase sur le sol.) Ça va... Qu'est-ce que tu crois ? Parce que je suis morte, tu vas faire la conversation tout seul ?

Zé Hélio Maman, je sais que je rêve, et que c'est une hallucination. Je ne sais pas comment tu arrives à faire cela... je ne veux même pas le savoir. Dis-moi juste ce que tu as à me dire et retourne dans ce foutu cercueil. J'ai assez de problèmes aujourd'hui, sans avoir en plus, à gérer les apparitions de ma mère !

Sa Mère Hélio ! (Elle se lève.)

Zé Hélio Quoi ?

Sa Mère (Désignant le cercueil.) Je ne veux pas aller là-dedans.

Zé Hélio Mais maman, tu es morte ! Quand on est mort, on vous met dans un cercueil, et après on vous met dans la terre. C'est comme ça. Tu n'as pas à être d'accord, c'est un principe. Le principe de toute l'humanité, qui parce qu'elle enterre ses morts, existe en tant que telle. Qu'est-ce que tu veux ? Une carte *Gold* pour continuer à voyager en première classe !

Sa Mère (Elle lui donne une gifle.) On ne parle pas comme ça avec sa mère, même morte ! (Temps.) On peut parler, non ? (Elle revient s'asseoir.) Je ne veux pas de ton cimetière à la campagne. Je déteste ça, la campagne ! On s'allonge dans l'herbe, et tout de suite, il y a des bêtes qui viennent vous dévorer. Comme si parce que j'étais morte, je devais d'un seul coup aimer le calme et la verdure... Ça m'angoisse le calme, tu comprends, ça m'horripile la verdure ! (Elle allume une autre cigarette.)

Zé Hélio C'est interdit de fumer !

Sa Mère Et alors ! Tu vas appeler la police ?

Zé Hélio QU'EST-CE QUE TU VEUX ?

Sa Mère Je veux être incinérée.

Zé Hélio Mais... on a fait le contrat ensemble. C'est toi-même qui ne voulait pas...

Sa Mère J'ai changé d'avis.

Zé Hélio Comment ça ?

Sa Mère Je ne veux pas rester ici. Je ne laisserai pas mon corps dans un pays de fascistes !

Zé Hélio Mais qu'est-ce que tu racontes ?

Sa Mère Évidemment toi tu ne vois rien ! La seule chose qui t'intéresse, c'est ton agence de croque-mort. Tu ouvriras les yeux, tu t'intéresseras un peu au monde qui t'entoure...

Zé Hélio J'ai des problèmes maman, tu peux comprendre ça ! J'ai emprunté, j'ai investi, j'ai essayé de répondre à un marché, mais je n'y arrive pas. La banque me demande des comptes. Si je ne trouve pas une solution pour rembourser mes investissements, je devrai la fermer cette « agence de croque-mort » comme tu dis. Et après ? Qu'est-ce que je vais faire si je n'ai plus cette agence, si je ne peux plus travailler ? Des problèmes ! Des problèmes autres que de se réveiller d'entre les morts parce qu'on a changé d'avis sur les modalités de son inhumation !

(Temps.)

Sa Mère Déjà l'agence de voyage de ton père n'était pas brillante, mais là, c'est l'éclipse absolue ! Non, mais quelle idée d'aller faire des études de pompes funèbres. Il faut être dérangé. Tu es dérangé Hélio, tu ne le sais pas, mais moi ta mère, je te le dis. Dérangé ! Et pourquoi tu n'es pas devenu vétérinaire ?

Zé Hélio (essayant de rester calme.) J'ai fait des études de thanatopracteur, des études très longues, très difficiles. Si j'avais voulu m'occuper des animaux, j'aurais fait taxidermiste, voilà ! Et puis de toutes façons, tu sais très bien que je ne supporte pas le soleil.

Sa Mère Je ne vois pas le rapport.

Zé Hélio On ne vend pas des voyages à Tahiti quand on ne supporte pas le soleil ! C'est une question d'éthique maman, d'éthique.

Sa Mère Et refuser ses dernières volontés à sa mère, c'est aussi une question d'éthique ?

Zé Hélio Les volontés *post-mortem* ne sont pas reconnues par le Comité Consultatif National d'Éthique.

Sa Mère Et bien moi, je n'irai pas dans ton cimetière !

Zé Hélio Mais pourquoi tu as changé d'avis ?

Sa Mère Parce que même morte, je ne serai jamais là où l'on voudra que je sois. « Maintenant tu es là, et tu n'en bougeras plus ! » Repos éternel ! Non. Toute ma vie j'ai voyagé. J'ai rencontré ton père au Brésil, dans un aéroport. On s'est marié en Australie, et nous rêvions de partir en Afrique. Lui et moi, on aimait les voyages, c'est pour cela qu'il a eu l'idée de cette agence.

Zé Hélio La belle affaire ! A peine installé tu l'as quitté pour disparaître on ne sait où. Et lui qui n'avait rien affaire ici, a fini dépressif en faisant la promotion de la cachaça dans le rayon alcool des supermarchés. Si je n'avais pas transformé cette agence, il y a longtemps qu'elle n'existerait plus.

Sa Mère J'ai aimé ton père, mais pas le boutiquier qu'il était devenu. Tu peux comprendre ça ? Le voyage est devenu le tourisme, on vendait des lunes de miel en Amazonie à des jeunes couples qui ne savaient rien de la situation de ceux qui habitaient là-bas. C'était faux, mais on s'était endettés, alors on ne disait rien. J'ai craqué...

Zé Hélio Pour un portugais d'origine angolaise !

Sa Mère Je ne supportais pas la vie dans ce trou. Déjà ! Aujourd'hui c'est pire encore, on nous vend des programmes avec de la météo gratuite, avec des assurances pour la température de l'eau, mais personne ne rencontre plus personne. Alors même *morte*, ma vie ne ressemblera jamais à celle de ceux qui veulent fermer le monde pour en faire un club de vacances !

Zé Hélio Pourquoi tu me reproches d'avoir liquidé l'agence de papa alors, si toi aussi tu penses qu'elle n'en valait plus la peine ?

Sa Mère Vraiment, tu ne comprends rien ! Le monde dans lequel tu vis, devient celui des paradis, des musées et des cimetières ! Bientôt, sur le panneau d'entrée de chaque agglomération on pourra lire, *Petit cimetière de caractère*, avec des croix dessinées à côté du nom. La France deviendra comme la Suisse, un pays où l'on ne rêve plus que de vieillir, en regardant des vaches violettes manger du chocolat! Hélio, je veux bien être morte mais je ne veux pas que mon corps fasse pousser des arbres dans un pays comme celui-là. Je donne ma place. Je hais ce pays ! Bientôt même dans nos rêves, nous nous conformerons à des assignations et à des ordres, et nous pointerons du doigt tous ceux qui ne ressemblent pas au modèle. Alors je préfère les cendres ! Je préfère la poussière ! Parce qu'elle se moque des frontières, et qu'elle fera pleurer les yeux de ceux qui veulent les garder, et qu'ainsi *d'autres* pourront les traverser. Hélio, tu es mon fils, fait ce que ta mère te demande !

(Temps. Elle disparaît. Zé Hélio reste encore quelques instants, puis s'en va)

V-

Place des Jacobins, à côté du théâtre municipal. Zé Hélio et son ami banquier sont assis sur un banc. Sur la place, des manifestants commencent à se regrouper. Ils brandissent des pancartes où sur certaines d'entre elles on peut lire: « Que fait la police ? Ça crève les yeux ! »

- Le Banquier** La banque est fermée, à cause de la manifestation.
- Zé Hélio** Qu'est-ce qu'ils veulent ?
- Le Banquier** (Ironisant.) Dénoncer la violence de la police ! (Temps.) Et toi ?
- Zé Hélio** Plus de temps pour rembourser.
- Le Banquier** Ce n'est plus moi qui gère tes crédits.
- Zé Hélio** A qui je demande alors ?
- Le Banquier** Je ne sais pas. Je quitte la banque. J'ai négocié une rupture conventionnelle.
- (Temps. Ils regardent les manifestants.)
- Zé Hélio** Mais qu'est-ce que tu vas faire ?
- Le Banquier** Travesti dans des croisières de luxe !
- Zé Hélio** On veut encore de toi ?
- Le Banquier** Les riches aiment la décadence ! (Il fait un doigt d'honneur.) Ici c'est mort. Les banques traditionnelles sont toutes en train de se casser la figure, certaines même commencent à licencier.
- Zé Hélio** Je vais pleurer !
- Le Banquier** L'argent s'envole ! Les riches n'ont plus confiance. Aujourd'hui le *nec le plus ultra*, c'est l'investissement direct dans les fonds de pension, en court circuitant le système bancaire. Ça sent la crise !
- Zé Hélio** Sérieux, tu vas vraiment partir ?
- Le Banquier** Sérieux. Les croisières, quelques portefeuilles, et dans cinq ans... Java, Bali ! Une villa avec piscine face à la mer, protégée de tous ceux qui voudraient me lécher les pieds.
- Zé Hélio** Drôle d'idée...
- Le Banquier** Pourquoi tu viens pas ? Des morts, tu en trouverais là-bas aussi.
- Zé Hélio** J'ai peur des tsunamis. Et puis qu'est-ce que j'irais faire à l'autre bout du monde moi ? Pourquoi personne ne comprend pas que j'aime mon travail ? Que je veux le faire ici ? Honnêtement. Pouvoir faire son travail honnêtement, c'est trop demander ?

Le Banquier Tu t'es trompé de côté. (Il indique les manifestants.) C'est avec eux que tu devrais discuter.

Zé Hélio Et pour négocier mes taux, je vois avec la police ?

(Temps.)

Le Banquier L'honnêteté ! Honnêtement, l'honnêteté c'est un truc de riches pour faire croire aux pauvres que la morale est plus importante que la richesse. Eux, les riches, tu crois qu'ils sont honnêtes ? Crois-moi, je les connais, ils se gavent en pensant que leur effort est un supplément d'âme ! Tu te souviens de cette pièce qu'on avait vue. Le type disait : « Je vais faire un travail honnête, finalement l'honnêteté, j'aime bien. » Et tu te souviens comment il finissait ? Tué à bout portant par son ami, avec une Kalachnikov que son père avait ramenée d'une autre guerre ! Alors tu vois l'honnêteté, je préfère la laisser à ceux qui sont en mal de croyance. A tout prendre je préfère l'opportunité. C'est mal vu, mais c'est juste là que l'avenir est encore possible. Et puis de toutes façons, je suis trop frileux pour essayer la ZAD !

Zé Hélio L'opportunisme.

Le Banquier Quoi ?

Zé Hélio L'opportunisme. L'opportunité c'est un autre sens.

Le Banquier Et alors ? On s'en fout du sens des mots ! Ce qu'on veut c'est s'en sortir, non ? Décoince-toi ! Tu es croque-mort dans une ville de naz. Wahooo ! Le kiff ! Et sinon pour la retraite, tu as compté tes points ?

Zé Hélio J'ai besoin d'aide.

Le Banquier C'est quoi ton idée ?

Zé Hélio J'ai un nouveau projet. Revenir à des enterrements classiques : un trou dans la terre. Mais en proposant des cercueils biodégradables, des cérémonies en visioconférence, et des soutiens psychologiques encadrés par des étudiants en master. J'ai commencé mais il faut que j'investisse encore. L'idée se serait d'associer la disparition avec le développement durable. C'est une bonne idée, non ?

Le Banquier Essaie un truc avec des zombies, ça marchera mieux !

Zé Hélio Tu peux m'aider ?

Le Banquier Aucune banque ne t'aidera. La mienne est justement en train de développer son propre secteur obsèques. Les conseillers ont l'obligation d'en parler à tous les clients de plus de cinquante ans. La direction est prête à investir des sommes colossales, pour retenir les administrateurs qui veulent partir.

Zé Hélio Et comment je fais pour les rencontrer ceux-là ?

Le Banquier Tu n'as rien d'autres que tes cercueils en carton ?

Zé Hélio Non. (Temps. Ils regardent la manifestation se préparer) Je fais de la magie.

Le Banquier Comment ça ?

Zé Hélio De la magie. Je lis des livres, je fais des tours... Je me suis inscrit dans un cours, j'y vais tous les lundis soir.

Le Banquier Génial !

Zé Hélio En ce moment, je travaille « la femme coupée en deux ».

Le Banquier Dans une boîte ?

Zé Hélio Une sorte de boîte, oui.

Le Banquier Tu fais quoi cet après-midi ?

Zé Hélio Je refais les comptes à l'agence.

Le Banquier Tu viens avec moi ! A cause de la manifestation la banque est fermée, mais la réunion de bilan est maintenue. Cette année, ils font ça au théâtre à côté. C'est moi qui présente ! (Il prend la pose.) Ils ont loué la salle avec un spectacle en fin d'après-midi, mais les artistes ont annulé. Je vais leur dire que j'ai trouvé une solution.

Zé Hélio Je ne suis pas vraiment prêt...

Le Banquier Réfléchis, il n'y aura que des riches dans la salle. La banque est prête à tout pour les retenir, ils seront d'accord. Qu'est-ce que tu risques ?

Zé Hélio Si je rate ?

Le Banquier Je t'aiderai à les plier tes cercueils en carton ! Pour le numéro, on mettra de la fumée, ils adorent ça. (Il s'apprête à partir.) Il faut que j'y aille. Au fait je suis désolé pour ta mère.

Zé Hélio On n'était pas très liés. Mais pour mon crédit, tu es sûr ? On pourrait essayer de revoir ? Au moins renégocier les taux de remboursement ?

Le Banquier Cet après-midi, je te dis ! C'est le meilleur moyen de sauver ton affaire. Il faut bouger *Man*, bouger... Je te rappelle, ok ? (Il s'en va.)

(Zé Hélio reste seul. Il regarde ceux qui sont là, silencieux, avec leurs pancartes. Une jeune femme vient s'asseoir à côté de lui. Elle pose à ses pieds une pancarte sur laquelle est écrit : « Moins de BAC, plus de fleurs ! »)

La Jeune Femme Je peux m'asseoir ? (Zé Hélio ne répond pas. Elle s'assoit.) J'ai trois enfants, alors il faut vraiment que je trouve du travail. Mon mari, c'est un artiste. Eh bien vous le croyez ça ? Il veut m'envoyer l'huissier si je ne quitte pas l'appartement. Mais cet appartement, c'est aussi là où je travaille. Salon de beauté. Vous le croyez ça ? Un artiste qui se fout de la beauté ! Je vous le dis moi, dans ce monde-là, même les artistes sont des salauds, même les artistes ! Vous n'êtes pas d'accord ?

Zé Hélio (Après un temps.) Il a raison votre mari. On s'en fout de la beauté. Il faut que j'achète des fleurs. (Il s'en va.)

La Jeune Femme (Se levant.) Et où est-ce que je vais aller moi ? Où est-ce que je vais aller ?

VI-

Sauver la peau
de l'oubli
comme mesure
non pas extase de la sensation
mais passage
œuvrant la promesse
Je suis aussi le monde
ni plus ni moins
ni moins ni plus
Et si je disparaissais
aussi il disparaîtrait
En achetant une vie
on l'assigne au système
qui la réduit
3 000 000 €
à son prix
assuré
La valeur donnée à une vie
ne vaut pas
la vie
Moi si je gagne au loto
est-ce que j'aurai
une autre vie
Est-ce que j'aurai gagné
ma mort
La sueur glisse
sur ma peau
je n'ai rien d'autre
Entre ma peau
et la tienne
il y avait
tout le temps
aussi de notre géographie
Cet espace-là
n'existe plus
car ta peau
et la mienne
ne se touchent plus
L'espace laissé libre
a été vendu
Car la peau est le monde
comme l'écart
entre les corps
C'est cela qui meurt
Le désir
L'écart entre les corps
Cela qui n'avait pas de prix
Maintenant je le sais
je n'ai plus que ma part
C'est la mienne

Le cri
aussi
c'est le mien

Celui-là aussi

Il est vendu

Rien

VII-

La chambre d'hôtel. L'Homme trop gros s'est rapproché de la fenêtre. Ses yeux sont fermés. Temps.

L'Homme trop gros

(Il ouvre les yeux.) ... Cette fois, j'ai réussi à ne pas manger. J'ai sauté un repas comme on dit, mais maintenant il faut pouvoir tenir. L'autre jour, dans la nuit, j'ai rêvé que je mangeais. Je me suis réveillé, en sueur, en pensant que je venais de succomber. Je me sentais comme le dernier homme, honteux, mais non, ce n'était qu'un rêve. C'est mon rêve qui avait mangé. Mon corps s'était vengé de ma volonté, et en retour, ma pensée se troublait, *comme le nuage...* Maintenant je dois retrouver mon point d'équilibre, tenir ma faim à distance. (Temps.) Je la sens, là toute proche... Je sens son regard sur moi, comme celui de l'animal prêt à bondir. Il ne tient sa distance que parce que moi aussi je l'observe, mais dès l'instant où mon attention faiblira, il sautera à ma gorge. Ici l'animal, c'est moi aussi. Ma pensée devient la proie de mon propre corps, et moi, je suis écartelé entre les deux. *Je dois tenir l'équilibre.* Mais je commence à ressentir qu'une certaine part de moi-même s'éloigne, ma volonté disparaît. Non... Dans cette expérience-là, c'est le monde qui s'éloigne, et quiconque le ressent est déjà, dans un *autre* monde. (Temps. Il éprouve la sensation.) Quand je suis arrivé ici, dans cette chambre, je me suis dit : alors c'est ici que je vais tenter mon expérience. Il y a cette armoire dans laquelle je peux mettre ma valise, et sur la table de chevet, quelques objets, cette photographie, et aussi ce livre que j'ai écrit sur Milarépa. Toute ma vie est là, et je vais accomplir ici mes derniers rêves de nourriture. Après je renaîtrai dans un autre corps, je le sais. J'arrive à cette étape intransmissible, là où définitivement ne s'avancent que ceux qui peuvent ressentir leur pensée. *Et après l'homme serait libéré, redonné à l'humanité toute entière.* Quelle image de soi-même garde-t-on de cet instant-là ? (Temps.) Lorsque mon père est mort, j'ai pensé – Je ne le reconnais plus comme mon père, mais comme un homme quelconque. Je me rappelle m'être demandé à ce moment-là, pourquoi faut-il attendre si longtemps pour découvrir le visage d'un homme ? Et son vrai visage, lequel est-il ? Celui de sa vie ou bien celui de sa mort, quand sa volonté ne le tient plus comme illusion ? Je cherchais le réel, mais dans le temps même de la question, lui était déjà mort. En dépit de tout, l'humanité dure peu, ai-je pensé à ce moment-là, et la possibilité que deux hommes se rencontrent dans ce monde demeure somme toute réduite, très réduite, autant penser l'alignement de corps célestes dans le ciel, une improbable syzygie humaine. Ou alors la guerre ? La guerre dans un pays lointain, comme l'espace et le temps où se rencontrent les hommes. Non pas à cause de cette amitié virile que les mâles affichent entre eux, mais de cette rareté de se voir mourir côte à côte, en même temps. En même temps... *Je te tiens, tu me tiens, par la barbichette...* Voir et entendre ce cri qui arrache le masque, le vrai du faux. (Temps.) Ce sont des choses comme cela que je pense en ce moment, elles me traversent... *Comme les nuages, dans le ciel.* (Temps.) Je cherchais aussi dans l'extase du désir, mais je n'ai pas non plus trouvé de réponse. Car les hommes ne trouvent pas tous l'amour, et les femmes n'ont plus. C'est pourquoi j'ai écrit ce livre sur le yogi Milarépa, le bandit devenu sage, parce que je voulais moi aussi ressentir quelque chose de cette liberté qui l'avait traversé. Je voulais *l'écrire*, et puis me dissoudre dans les mots, comme une pensée qui plus tard nous deviendrait commune... *Cet arbre, cette chaise, le fruit laissé dans une assiette...* Mais le livre ne suffit pas. Quelle image ? Quelle image, détachée de ma peur, le monde laissera dans ma pensée ? Peut-on vivre le souvenir de sa propre disparition ? (Temps.) Si je me concentre, je peux voir les choses... (Il ferme les yeux.) Il y a là-bas, cet appartement, des livres et aussi une télévision. Si je me concentre encore, je peux voir... (Il ouvre les yeux.) Mais je n'arrive pas encore tout à fait... Comment dire ? Quelque chose manque, mon poids empêche à ma pensée son envol. Ils se résistent, chacun l'un à l'autre, mais si je donne cet équilibre à mon corps, alors peut-être ma pensée... Je serai libéré de mon poids et j'arriverai peut-être à tenir... Oui, c'est cela, à tenir en équilibre... sur le monde... devenir moi aussi... *un nuage...* (Il continue à essayer de se concentrer.)

VIII-

L'agence de pompes funèbres. Marie-Camomille est avec les trois Africains. Ils sont installés et attendent. Musique.

- Marie-Camomille** Monsieur Hélió est très fragile en ce moment. Il vient de perdre sa mère.
- Le Premier** Nous ne savions pas. Nous sommes désolés.
- Marie-Camomille** Il n'a personne d'autre que moi, alors je dois le soutenir dans ce moment difficile.
- Le Deuxième** Nous comprenons madame.
- Le Troisième** Toutes nos condoléances.
- Marie-Camomille** Je ne vous cache pas qu'en plus, cette agence est dans une situation très difficile. Monsieur Hélió a beaucoup investi pour l'accueil, mais les gens choisissent de plus en plus les grandes enseignes. Je connais bien, j'étais caissière avant. C'est là-bas que j'ai rencontré son père. Enfin, c'est très difficile pour les indépendants comme nous. Pourtant le service est incomparable, vous ne trouvez pas ?
- Le Deuxième** Bien sûr. C'est pour cela que nous sommes venus vous voir.
- Le Premier** L'idée d'aller ailleurs ne nous est pas venue à l'esprit.
- Le Troisième** Ma sœur, il faut nous aider.
- Marie-Camomille** Oui... Monsieur Hélió est quelqu'un d'extrêmement courageux, et de très dévoué aussi. Je ne doute pas que nous trouvions une solution. Dès que la mairie de Sillé-le-Philippe nous aura appelés, vous pourrez enterrer votre frère.
- Le Deuxième** Merci madame.
- Marie-Camomille** A propos, où est-il ce mort ?
- Le Premier** Nous avons fait exactement comme vous avez dit. Nous l'avons conduit au cimetière.
- Marie-Camomille** Très bien.
- Le Troisième** Mais il faudrait lui trouver une place maintenant.
- Marie-Camomille** Je vous l'ai dit, c'est la mairie qui doit nous dire l'emplacement... Je me suis arrangée avec eux..
- Le Deuxième** Tout ce que nous voulons, c'est qu'il soit enterré dignement, que l'on puisse dire à sa famille : Voilà Soneka est mort, mais nous nous sommes très bien occupés de lui.

Marie-Camomille Seulement, vous vous rendez bien compte que ce que vous nous demandez est illégal, et que monsieur Hélios et moi, nous risquons de très gros ennuis en vous aidant de la sorte. Vraiment de très gros ennuis...

Le Premier C'est pour cela, il y a l'argent.

Marie-Camomille Oui bien sûr, mais ce n'est pas qu'une question d'argent. Monsieur Hélios est une personne honnête, et malgré toutes les difficultés, il tient à ce que cette agence soit irréprochable. Combien y a-t-il dans ce sac ?

Le Premier 6 000 € madame.

Marie-Camomille (Prenant le sac.) Le trou est fait ! Mais nous sommes bien d'accord, l'inhumation doit se faire dans la discrétion la plus absolue.

Le Deuxième Oui, nous sommes d'accord.

Le Troisième Le village, où vous nous avez dit d'emmenier le corps, nous le connaissons.

Marie-Camomille Comment cela ?

Le Troisième C'est là-bas que nous habitons.

Le Premier Nous sommes dans une maison, avec d'autres étrangers.

Marie-Camomille A Sillé-le-Philippe ! Mais comment êtes-vous arrivés jusque-là ?

Le Deuxième C'est le chef du chantier qui nous a emmenés là-bas.

Le Premier Nous sommes arrivés, il y a six mois.

Le Deuxième Avant nous étions en Grèce.

Marie-Camomille J'adore la Grèce ! J'aimerais y aller avec monsieur Hélios.

Le Troisième Là-bas, nous étions dans un camp, mais nous avons réussi à nous échapper. C'est un type, un Albanais, qui a pu nous faire venir jusqu'ici. C'est lui aussi qui nous a donné le numéro pour le chef de chantier de construction.

Marie-Camomille Le Turc ?

Le Deuxième Oui.

Le Premier Nous travaillons seulement la nuit. Le jour, il y a une équipe déclarée, et la nuit des clandestins, comme nous. Il nous a dit qu'il connaissait quelqu'un à la préfecture, et qu'il pouvait nous aider pour avoir des papiers.

Le Troisième Pour les papiers, il faut attendre il a dit. « En ce moment la France, c'est pas bon ! » Pour le salaire, c'est la même chose. Toujours il dit : « Il faut attendre. » A la maison, c'est pareil, il faut attendre.

Le Premier Et puis il y a eu l'accident.

Le Deuxième C'était horrible madame, horrible. Le bloc de pierre qui faisait le contrepoids de l'engin s'est décroché. Sonka était juste en dessous, et la

Pierre est tombée sur sa tête. Tous les trois, nous avons réussi à dégager le bloc, mais c'était trop tard. Sonka était déjà mort.

Le Troisième Son visage était écrasé, on ne le reconnaissait même plus.

Le Premier Alors le chef nous a dit de faire disparaître le corps.

Le Troisième Nous, nous avons dit qu'il fallait appeler la police, mais lui a dit que si nous faisons cela, nous serions arrêtés tout de suite, et que personne ne s'occuperait de notre frère.

Le Deuxième Alors il a donné cet argent, en nous disant que si nous partions tout de suite avec le corps, il ne dirait rien.

Marie-Camomille Mais comment êtes-vous arrivés jusqu'ici ?

Le Premier C'est le destin madame ! C'est Dieu qui nous a amenés jusqu'ici. C'était la nuit, on ne savait pas où aller...

Le Deuxième Et puis nous avons vu que votre agence était allumée.

Marie-Camomille C'était monsieur Hélios, il a travaillé très tard cette nuit.

Le Deuxième Mais nous avons préféré attendre qu'il fasse jour, et nous sommes entrés.

Le Troisième (Plus insistant.) Madame, il faut que nous enterrions notre mort. Vous comprenez ?

Marie-Camomille (Soudainement affolée.) Le voici ! Surtout, laissez-moi parler... (Elle leur redonne le sac.)

(Zé Hélios entre avec un bouquet de fleurs.)

Zé Hélios (A Marie-Camomille.) Qu'est-ce qu'ils font encore ici ceux-là ? Marie-Camomille, j'ai dit ce matin que je ne voulais plus entendre parler de cette histoire. Je n'ai pas changé d'avis. D'ailleurs, l'agence est fermée cet après-midi. Dites-leur de s'en aller... Messieurs ! (Temps.) Et qu'est-ce que c'est que cette musique ?

Marie-Camomille Les piles ! Pour la télécommande ! (Elle lui montre.) Je l'ai réparée.

Zé Hélios Éteignez-moi ça ! Si des clients arrivent qu'est-ce qu'ils vont penser ? Et trouvez-moi un vase !

Marie-Camomille Tout de suite monsieur Hélios.

(Marie-Camomille va dans le débarras. Temps.)

Le Deuxième Nous comprenons monsieur. Nous vous présentons nos sincères condoléances.

Le Premier Oui, monsieur, sincères condoléances.

Le Troisième Que l'âme de la défunte repose en paix.

Zé Hélios Marie-Camomille ! Qu'est-ce que vous avez encore été raconter ?

Marie-Camomille (Réapparaissant, avec un vase.) Monsieur Hélió ? Ces personnes étaient dans une grande détresse. Je ne pouvais pas les abandonner.

Zé Hélió Dehors !

Marie-Camomille Mais monsieur...

Zé Hélió J'ai dit DEHORS !

(Ils sortent tous les quatre, Marie-Camomille les accompagne.)

Zé Hélió Mais non pas vous !

Marie-Camomille Il faudrait savoir... Un instant. (Elle sort. Zé Hélió ne comprend pas ce qui se passe, puis elle revient avec le sac.) Voilà, c'est arrangé.

Zé Hélió Comment ? Quoi ? Qu'est-ce qui est arrangé ?

Marie-Camomille Euh... Vous vouliez qu'ils sortent, ils sont sortis. C'est bien ce que vous vouliez, non ?

Zé Hélió Qu'est-ce que c'est que ce sac ?

Marie-Camomille (Détournant son attention, et lui montrant le vase.) Vous m'avez apporté des fleurs ?

Zé Hélió Oui... enfin non... Rien ! Je comptais vous demander un service, et vous les offrir en remerciement, mais après ce que vous avez encore été raconter sur mon compte, vous allez me rendre ce service gratuitement. Les fleurs, je les garde pour moi ! (Il les met telles quelles dans une urne funéraire sur le bureau.) Voilà !

Marie-Camomille Jamais votre père n'aurait eu un tel comportement ! (Elle retourne dans le débarras.)

Zé Hélió (Explosant) Et arrêtez avec mon père ! Mon père ! C'est lui qui m'a forcé à vous engager, mais pourquoi ? Vous couchiez avec lui ? Il vous emmenait en voyage ? Vous êtes excitée par les vieux ?

Marie-Camomille Vous êtes odieux ! On se met en quatre pour vous aider, et comme récompense, on menace de vous flanquer dehors ! Vous ne méritez pas le centième de l'attention qu'on vous porte. Un égoïste, voilà ce que vous êtes ! Vous ne pensez qu'à vous. D'ailleurs vous n'avez même pas de femme. Vous n'êtes même pas capable d'avoir seulement l'idée d'en avoir une. Vous voulez que je vous dise ? Vous êtes trop triste ! Voilà, vous êtes trop triste !

(Elle va dans le débarras. Il attend qu'elle revienne. Elle ne revient pas.)

Zé Hélió Marie-Camomille ? (Temps.) Bon... d'accord, je m'excuse. Je retire ce que j'ai dit sur mon père. (Temps.) Vous entendez, je m'excuse. (Il prend les fleurs.) Je m'excuse. (Temps.) En plus, elle est sourde ! (Temps.) Marie-Camomille, j'ai trouvé une solution pour nous sortir de cette situation...

Marie-Camomille (On entend sa voix) Quelle solution ?

Zé Hélió La magie, Marie-Camomille, la magie !

Marie-Camomille (Apparaissant.) Et vous allez faire apparaître des millions ?

Zé Hélio Non. Je vais... Marie-Camomille, faire le numéro que je répète tous les lundi soirs, à mon atelier de magie.

Marie-Camomille Le Yoga, la magie... Si vous voulez, j'ai aussi un cousin qui fait les constellations !

Zé Hélio Taisez-vous ! Nous allons présenter un numéro au conseil d'administration de la banque.

Marie-Camomille Nous ? Et vous avez besoin de moi pour quoi faire ? Pour servir de perchoir à des tourterelles qui vont me chier dessus ?

Zé Hélio Non, Marie-Camomille, vous allez faire la femme... la femme coupée en deux. Voilà.

Marie-Camomille Pardon ?

Zé Hélio *La femme coupée en deux...* Avec une scie... C'est très connu comme numéro. Vous ne connaissez pas ?

Marie-Camomille J'en étais sûre, vous voulez vous débarrasser de moi ! C'est hors de question ! (Elle retourne dans le débarras.)

Zé Hélio Mais arrêtez avec votre parano ! Personne ne va vous découper pour de vrai. Tout à l'heure vous vouliez vous mettre en quatre... Il faudrait savoir ! (Pour lui.) Je n'en demande pas tant !

(Marie-Camomille réapparaît avec son manteau. Elle va pour sortir.)

Marie-Camomille Hors de question je vous dis !

Zé Hélio Dans ce cas... (Il va à son bureau.) Vous êtes licenciée. Motif économique. Sans rupture conventionnelle !

Marie-Camomille Vous n'oserez pas...

Zé Hélio J'ai le papier sous les yeux... (Il le cherche.)

Marie Camomille Dans la poubelle !

Zé Hélio Ah ! (Il prend le papier dans la poubelle, le déchiffonne.)

Marie-Camomille C'est du chantage !

Zé Hélio Nous sommes d'accord ! (Il commence à écrire.)

(Temps.)

Marie-Camomille Si j'accepte, j'ai le droit d'avoir les fleurs ?

Zé Hélio (Lui lançant le bouquet.) Offert par la maison !

Marie-Camomille

Je vais les mettre dans l'eau... (Elle va dans le débarras.)

Zé Hélio

Allez-y. Moi, pendant ce temps-là, je mets en place notre répétition. Nous sommes sauvés Marie-Camomille, sauvés ! Sauvés ! (Il plie néanmoins le formulaire de licenciement et le range dans sa poche) On ne sait jamais ! Mon père avait raison, vous êtes la personne qu'il me faut ! (Il soupire.) Sauvés...

IX-

Le petit cimetière. La Mère, à côté de « sa » tombe, marche et fume des cigarettes, tout en faisant des gestes dépourvus de sens. Le Mort vient d'arriver. Il s'approche pour lui parler.

Le Mort C'est votre tombe ?

La Mère Pourquoi ? Vous la voulez ?

Le Mort On m'a dit qu'ici je pourrai rester, mais je ne vois pas d'autre place.

La Mère Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

Le Mort Un accident.

La Mère C'est pour cela que vous dissimulez votre visage ?

Le Mort Oui. (Temps.) Vous aussi, vous êtes morte ?

La Mère Pas tout à fait ! Mon fils veut me mettre dans ce trou... là ! (Elle montre la tombe.) Mais je n'y suis pas encore. C'est pour cela... Il faut que j'agite sa pensée. Je fais des mouvements ! Vous comprenez ?

Le Mort Je voudrais me reposer.

La Mère Allez-y si vous voulez... La place est libre ! (Le mort descend dans la tombe. Temps.) Quel pays ?

Le Mort Congo. Brazzaville.

La Mère Pourquoi vous n'êtes pas retourné dans votre pays, auprès de votre famille ?

Le Mort Ce n'est pas la volonté de Dieu.

La Mère Évidemment, si vous mêlez Dieu à ces histoires, c'est plus compliqué ! Moi, je ne crois pas en Dieu, alors même morte, je décide de là où je vais. (Temps. Elle le regarde.) Si vous restez reposer ici, tout le monde vous oubliera.

Le Mort Je suis déjà oublié. (Temps.) Quand j'ai quitté la parcelle, ma famille m'a oublié. Quand j'ai quitté mon pays, notre nation avait déjà oublié sa jeunesse. Alors quand j'ai quitté l'Afrique, j'étais déjà tellement oublié qu'en arrivant ici, personne ne m'a reconnu. Maintenant que je suis mort, moi aussi je veux oublier. Je veux le repos auquel tous les morts ont le droit.

La Mère Amen ! Pourquoi tu es venu ici ?

Le Mort Ah, maman ! Pour le travail, bien sûr, pour le travail ! Chez nous, il y a les Chinois de la mondialisation. Ils construisent même notre assemblée nationale ! Alors je me suis dit, s'ils viennent chez moi, pourquoi moi, je ne pourrai pas aller travailler dans le monde ? La vie est meilleure ici, non ?

La Mère Comment cela ?

Le Mort Pour le business ?

La Mère Le business ! Et qu'est-ce que tu vas faire maintenant avec ton *business* ?

Le Mort Je le dis pour parler maman, mais je te l'ai dit, ce que je veux maintenant, c'est me reposer.

La Mère Un seul monde, un seul soleil ! (Elle descend elle aussi dans la tombe.) Tiens, pousse toi un peu, moi aussi je suis fatiguée, alors je vais me reposer avec toi.

Le Mort Avec moi ?

La Mère Entre morts, on peut s'arranger.

Le Mort Je croyais que vous ne vouliez pas rester ici.

La Mère C'est juste une pause, un extra... Tu vois ce que je veux dire ? (Temps.) Je crois décidément qu'on n'arrivera pas s'entendre tous les deux ! Même morts on restera séparés... (Changeant de sujet.) Moi, toute ma vie j'ai voyagé, parce que je ne pouvais jamais tenir en place. Alors comment je pourrais, même morte, tenir dans un trou comme celui-là ? Ou alors, c'est ça, il faudrait une bonne raison. Avec une bonne raison peut-être ? Oui, peut-être qu'avec une bonne raison je pourrais rester ici.

Le Mort Vous voulez dire que je pourrais être cette raison-là ?

La Mère Je ne dis pas pour l'éternité, mais puisque nos corps ne sont pas encore complètement décomposés...

Le Mort Si vous voulez, je peux vous dire un poème.

La Mère Un poème ? Donne-moi plutôt une cigarette !

Le Mort Je ne fume pas, et je ne bois pas l'alcool non plus.

La Mère Tu as tort ! Il faut en profiter quand on est mort ! Je veux dire avant qu'on ne soit plus que de la poussière.

Le Mort Mais après ? Qu'est-ce que c'est *après* pour nous ?

La Mère Tu demanderas à ton Dieu. Moi, le soleil me suffit. Tu n'as vraiment pas de cigarettes ?

(Temps. Il enlève ce qui cache son visage. Silence. Ils restent côte à côte. Temps.)

Le Mort Tu dis que tu as voyagé, mais est-ce que tu connais l'Afrique maman ?

La Mère Je connais la Guinée, c'est très beau. Le père de mon fils était Brésilien, alors je connais surtout ce pays-là.

Le Mort *Andorinha lá fora está dizendo:
-Passei o dia à toa, à toa.
Andorinha, andorinha, minha canção é mais triste:
-Passei a vida à toa, à toa.*

La Mère Tu parles portugais ?

Le Mort C'est à cause de la guerre. Quand il y a eu la guerre chez nous, des soldats sont venus d'Angola. Alors on a appris avec eux. Moi, j'aime bien les poètes. Mais c'est aussi à cause de la guerre que mon petit frère a été tué. Ce que je voudrais savoir maman, c'est une chose en relation avec ton pays. Je sais qu'ici vous brûlez vos morts. Mais après ? La cendre ? Qu'est-ce que vous faites de la cendre ? Est-ce qu'elle redevient de la terre comme les autres corps ? Et comment font les morts pour parler entre eux, s'ils ne sont plus que de la poussière ?

La Mère (Soudainement triste.) Quelle importance maintenant ? Les morts, c'est une question pour les vivants, pas pour nous. Nous, on n'existe déjà plus.

Le Mort Et les souvenirs, vous les brûlez aussi ?

La Mère (Pour elle.) *Brûler sur le fleuve comme une indienne, c'est ça que je voudrais !* (Au Mort.) Dis donc toi ! Tu parles de souvenirs maintenant ? Tout à l'heure tu voulais tout oublier, et maintenant tu veux qu'on se souvienne de toi ! On dirait bien que comme mort, tu n'es pas encore prêt à disparaître, et qu'il y a encore *quelque chose qui résiste à ta matière*. Moi, je suis morte. Alors les souvenirs... Ils sont dans les rêves du cerveau dérangé de mon fils Maintenant. Qu'est-ce qu'il restera de ces rêves-là ? Ni toi ni moi n'en savons rien, alors c'est mieux de ne pas trop y penser.

Le Mort Ah, maman, moi aussi je vais te dire quelque chose. (Il s'assoit sur le rebord de la tombe.) Ma grand-mère, elle savait parler avec les morts. Quand j'étais petit, elle m'emmenait avec elle dans un endroit, dans la forêt. Après avoir cru que j'étais endormi, elle parlait avec les morts. Elle leur donnait des nouvelles des vivants, les oncles, les tantes, toute la famille. Un arbre était un cousin, une plante, sa sœur, ou encore un arbrisseau, l'enfant qui n'avait pas grandi. Moi, je ne dormais pas, je l'écoutais, mais elle ne me voyait pas. Elle tenait la réunion des esprits. Elle donnait le riz aussi. Une fois qu'elle avait parlé avec chacun, elle leur donnait la parole. Chacun alors répondait avec son langage. Des pensées circulaient tout autour d'elle. C'était le mouvement des idées de ceux qui étaient morts. Ils devenaient le souffle de l'air, la respiration, et ainsi on pouvait voir les branches, et les feuilles s'agiter. Alors ma grand-mère disait : « Vous n'avez plus besoin de moi, je vais rentrer maintenant. » Et elle laissait les ancêtres au mouvement de la forêt. Moi, je fermais toujours les yeux, pour qu'elle croie encore à mon sommeil, et qu'elle me porte dans ses bras, plutôt que de m'obliger à marcher. Une fois pourtant, je les ai ouverts, et j'ai vu la panthère. Et c'était cela, la vraie peur. Je te raconte tout cela, maman, parce que moi, je n'ai pas peur de la mort, et aussi parce que même si je suis Africain, je ne crois pas à toutes ces histoires avec les esprits. Pourtant je crois à la pensée de ma grand-mère. Quand elle est morte, toute la famille, les oncles, les tantes, tout le monde était tout autour d'elle. Elle, elle était devenue comme un petit animal qui gratte le sol avec ses ongles. Et puis elle s'est endormie, et elle ne s'est pas réveillée. Mais dans son sommeil, son corps avait de petits soubresauts comme les chiens lorsque l'on dit qu'ils rêvent. Finir sa vie par un rêve, tu imagines cela, maman ? J'ai lu Hegel moi, et je ne crois pas aux esprits, mais je crois aux rêves que faisaient ma grand-mère, car si ces rêves-là disparaissent, c'est aussi la raison de Hegel qui disparaîtra. Ce n'est pas à cause de la cruauté de la panthère que ce monde disparaît, mais bien à cause de ceux-là qui croient que l'humanité d'un homme se résume à sa volonté d'avoir raison.

La Mère On aurait dû se rencontrer avant d'être morts tous les deux. Finalement c'est bien aussi de garder un peu de sauvagerie ! Moi aussi je crois aux rêves, à ceux que mon fils a dans la tête, et que je veux quand même perturber avant qu'il ne m'ait complètement oubliée !

Le Mort Comment est-ce que vous allez faire cela ?

La Mère Tu vas m'aider ! Après cela, tu pourras rester ici. Ce sera notre magie à tous les deux. Mais pour cela, il faut que tu acceptes que ce soit mon nom qui soit sur la pierre au-dessus de ta tête. Le repos, c'est de ne plus avoir à porter soi-même le nom avec la carcasse qui va avec. Seulement toi, tu n'auras plus de nom si tu restes ici. Tu es d'accord avec ça ?

Le Mort Maman, j'ai déjà eu une pierre sur ma tête ! Alors maintenant peu importe, un *oublié*, il faut aussi le laisser disparaître.

- La Mère** Je vais te donner mon nom, et après tu pourras te reposer. Personne ne te demandera plus rien, et tu auras une place pour l'éternité.
- Le Mort** C'est comme si on était mariés alors ?
- La Mère** Si tu veux, mais je te préviens que je ne suis pas pour la fidélité !
- Le Mort** Qu'est-ce que je dois faire pour vous aider ?
- La Mère** Tu vas parler à mon fils. Tu vas lui dire que sa mère ne sera jamais là où il voudra qu'elle soit. Même morte ! Et que c'est cela son héritage. Rien d'autre. Je lui laisse de la liberté, tu comprends ? La mienne, celle que j'ai toujours eue, malgré le monde dans lequel j'ai vécu. Tu lui diras que, qu'il le veuille ou non, c'est comme ça, c'est un héritage, et qu'un héritage ça ne se discute pas. Après, il faudra qu'à son tour, il le transmette lui aussi, mais le plus tard possible. Et que c'était cela notre famille, la liberté qui se prend !
- Le Mort** Mais comment est-ce que je pourrais le rencontrer puisque je suis mort ?
- La Mère** Tu veux le repos ? Débrouille-toi ! Tu n'as qu'à penser aux fétiches de ta grand-mère. Après cela tu seras débarrassé, et tu pourras revenir ici.
- Le Mort** Maman, je ne comprends pas vraiment à ce que tu dis. L'histoire dont tu parles est plus bizarre encore que celles des fétiches de ma grand-mère, mais je ferai ce que tu dis, parce que tu es l'ancêtre, et que ce sont tes dernières volontés.
- La Mère** « Dernières volontés » toi-même ! Et arrête de m'appeler « maman » ! Je n'ai pas vécu une vie tout entière pour être réduite à la maternité ! Allez, bougeons-nous d'ici, et aide-moi plutôt à trouver des cigarettes ! Je n'aime pas l'ordre d'ici. Les morts y sont trop bien rangés, et la campagne me fiche le cafard !

(Ils s'en vont.)

X-

L'agence de pompes funèbres, transformée en salle de répétition pour le spectacle de magie. Le cercueil est au centre, ouvert, Marie-Camomille est assise à l'intérieur. Zé Hélio, avec des lunettes et un masque de protection, s'apprête à scier le cercueil avec une scie égoïne.

Marie-Camomille Vous êtes sûr, hein ? Vous êtes bien sûr...

Zé Hélio Ah... Quoi encore ?

Marie-Camomille Vous êtes sûr qu'il ne va rien m'arriver ?

Zé Hélio C'est de la magie Marie-Camomille ! De la magie, de l'illusion. Tout est étudié dans les moindres détails.

Marie-Camomille Enfin quand même... Normalement, ce sont des professionnels qui font ce genre de numéro. Et franchement, dans un cercueil, ce n'est pas de très bon goût...

Zé Hélio Il faut innover Marie-Camomille, innover ! David Copperfield, il n'a pas innové ? Maintenant allongez-vous. Le conseil d'administration de la banque est une opportunité sans précédent qui ne se refuse pas. Pensez aux clients potentiels, Marie-Camomille... Des riches, rien que des riches ! Fini les cas sociaux, et les contrats municipaux pour le carré des indigents. Nous allons faire de grandes choses, Marie-Camomille, grâce à vous ! Allez, allongez-vous maintenant.

(Il ferme le couvercle. On entend la voix de Marie-Camomille.)

Marie-Camomille David Copperfield lui, n'a jamais découpé Cindy Crawford !

Zé Hélio Taisez-vous maintenant ! De toutes façons, je vous rappelle que vous n'avez pas le choix.

(Zé Hélio attend la réaction de Marie-Camomille, puis commence à scier. A ce moment-là, les trois Africains entrent de nouveau dans l'agence.)

Zé Hélio Quoi !?! Qu'est-ce que vous voulez encore, vous ?

Le Premier Votre assistante devait nous appeler pour nous donner le numéro de l'emplacement où nous devons enterrer notre frère.

Zé Hélio Comment ça ?

Le Troisième Elle nous a dit qu'il y avait bien une place dans le cimetière à côté de la maison où nous habitons.

Zé Hélio De quoi ?

Le Deuxième En échange de l'argent, elle nous a dit que vous pourriez vous arranger.

Le Premier Mais elle ne nous a pas appelés.

Zé Hélio (Pour lui.) Mais qu'est-ce qu'elle a encore fait celle-là ?

Le Troisième S'il n'y a pas la place, alors il faut rendre l'argent.

(On entend la voix de Marie-Camomille.)

Marie-Camomille Tout va bien ? Monsieur Hélió, tout va bien ?

Zé Hélió Non ! Tout ne va pas bien. (Il s'appuie sur le cercueil pour empêcher Marie-Camomille de l'ouvrir de l'intérieur.) Et...où est-il où ce cimetière qu'elle vous a trouvé ?

Le Premier Justement à côté de la maison où nous habitons.

Le Deuxième A Sillé-le-Philippe.

Zé Hélió Nom de Dieu !

(De surprise Zé Hélió s'écarte, Marie-Camomille en profite pour pousser le couvercle et s'asseoir.)

Marie-Camomille Ah ! Je n'ai rien senti, c'est parfait !

Zé Hélió (En fureur.) MARIE-CAMOMILLE ! Qu'est-ce que vous avez fait du corps que ces personnes veulent inhumer ?

Marie-Camomille (Aux autres.) Qu'est-ce que vous avez raconté ?

Zé Hélió C'est avec moi que ça se passe ! Poussez-vous, vous...

Marie-Camomille Mais je ne sais pas monsieur Hélió, je ne me suis occupée de rien.

Zé Hélió Le cimetière de Sillé-le-Philippe, ça ne vous dit rien ? (Marie-Camomille ne sait pas quoi dire.) Et où avez-vous trouvé une tombe ? (Temps.) Non !

Marie-Camomille (Après un temps.) Eh bien si, voilà !

Zé Hélió Vous n'avez pas fait ça ? (Silence.) Mais enfin Marie-Camomille.... C'est la tombe... C'est la tombe de ma mère !!!

Marie-Camomille Mais puisqu'elle est morte ! Et en plus vous disiez vous-même que vous ne vous entendiez plus très bien avec elle.

Zé Hélió (Se reprenant.) Vous ne pensez tout de même pas que l'on va mettre le corps du frère de ces messieurs, dans la tombe où doit être inhumée ma propre mère ?

Marie-Camomille Pourquoi ? Vous êtes raciste ?

Zé Hélió Légaliste Marie-Camomille, légaliste ! Il est interdit d'inhumer deux corps dans un même cercueil, article R 2213-16 du Code général des collectivités locales ! (Marie-Camomille ne sait pas quoi dire.) Ah ! (Temps.) Et ma mère, on la met où ?

Marie-Camomille (Osant à peine le dire.) On l'incinère...

Le Troisième Il faut rendre l'argent monsieur, sinon c'est nous qui allons vous dénoncer à la police.

Zé Hélio La police ? Vous voulez vraiment qu'on appelle la police ? Elle est dans la rue la police. Partout ! Si vous voulez, tous, j'ouvre la porte, et je la fais entrer, la police. C'est bien cela que vous voulez ?

Le Deuxième Pardonnez-nous monsieur, il faut sans doute mieux que nous partions maintenant...

Zé Hélio Restez ici vous ! Maintenant que vous faites partie de la famille, vous n'allez pas nous laisser dans un moment comme celui-là ! Marie-Camomille, rallongez-vous ! Et écoutez-moi bien... Nous allons faire cette répétition, nous allons présenter ce numéro de magie devant le conseil d'administration de la banque, et ensuite nous réglerons nos comptes. Tous les deux ! (Marie-Camomille essaie de parler, mais Zé Hélio ferme le couvercle avant qu'elle ait pu dire un mot. S'adressant aux autres.) En place ! Vous, tenez-moi ce couvercle ! Un ici, un autre là ! Le troisième surveille la porte !

(Ils se mettent en place. Zé Hélio s'apprête à scier de nouveau.)

Le Premier (A la porte.) Arrêtez, arrêtez, voilà quelqu'un !

(Zé Hélio s'arrête. La Femme du mari communiste entre.)

Zé Hélio Qu'est-ce que vous voulez, vous ?

La Femme C'est pour mon mari...

Zé Hélio Si c'est pour une place à Sillé-le-Philippe, il faut attendre, ça déborde déjà !

La Femme Comment cela ?

Zé Hélio Votre mari, il est mort ?

La Femme Non. Je lui ai parlé de votre idée, et aussitôt il a disparu. Je ne sais pas où il est.

Zé Hélio Alors revenez quand vous l'aurez retrouvé. L'agence est fermée.

La Femme Qu'est-ce que vous faites ?

Zé Hélio Je sauve mon commerce madame, je sauve mon commerce !

(Il recommence à scier. On entend la voix de Marie-Camomille.)

Marie-Camomille Laissez-moi sortir ! Laissez-moi sortir !

La Femme Seigneur Jésus ! Il enterre aussi les vivants ? Ah...

(Elle manque de s'évanouir. Le premier Africain la rattrape.)

Zé Hélio Mais donnez-lui une chaise ! (On lui donne une chaise. Elle revient à elle.) C'est un numéro de magie. Je dois faire un numéro de magie en fin d'après-midi pour le conseil d'administration de la banque. Alors nous faisons une dernière répétition. Ça vous va ?

La Femme Oui, oui... (Elle se reprend.) Allez-y (Elle fait le geste de scier avec son bras.) « Scier » le Philippe ! (Temps. Ils la regardent.) J'ai fait un peu de théâtre amateur quand j'étais plus jeune. Je vous donnerai des conseils.

(Zé Hélio recommence à scier. Dans une euphorie générale, ils l'encouragent tous.)

Marie-Camomille Je vois la lame, je vois la lame !

Zé Hélió (Ouvrant e cercueil.) C'est fini la crise ? (Marie-Camomille se rallonge. On referme le cercueil. Zé Hélió continue à scier. Le téléphone sonne.) Répondez, vous !

Le Deuxième (Au téléphone). Allo... oui... Non, il est occupé (à Zé Hélió.) C'est le crématorium...

Zé Hélió Vous voyez bien que je scie !

(Le téléphone de Zé Hélió sonne aussi, il répond. Les deux conversations se font en même temps.)

Le Deuxième Il y a une place libre à 18h... Très bien je vais lui dire...

Zé Hélió A 16h ! Mais je ne suis pas prêt ! Maintenant ? Bon, d'accord.

(Le téléphone de Marie-Camomille sonne à son tour. Ils écoutent tous.)

La Femme Mais qu'est-ce qui se passe à la fin ? Je ne comprends rien du tout !

Tous Chut !

Marie-Camomille (On entend sa voix.) Allo ! Allo, oui... Non, je n'entends pas très bien, je ne suis pas bien placé. Vous pouvez répéter ? Très bien je vais lui dire... (Elle crie.) B-16 ! (Elle crie plus fort.) B-16 !!!

(Tout le monde s'arrête. Silence.)

Zé Hélió (Ouvrant de nouveau le cercueil.) Vous faites une bataille navale !? (Il referme le cercueil. Aux autres.) A cause de la manifestation, le conseil d'administration est avancé. Il faut partir maintenant.

La Femme C'est dommage, ça commençait bien... Mais à mon avis, vous n'êtes pas prêts.

(Marie-Camomille sort du cercueil, telle *la Vénus de Botticelli*.)

Marie-Camomille Alors ? Comment j'étais ?

Zé Hélió Vous étiez parfaite, c'était parfait, ne changez rien ! La répétition est terminée. Allez, sortez de là !

Le Deuxième Cette fois, nous allons vraiment vous laisser. Ce n'est sans doute pas une bonne idée que des clandestins vous accompagnent à ce conseil d'administration.

Zé Hélió Vous avez raison ! Je vous remercie de votre compréhension. J'avoue, je vous avais mal jugés au départ, mais revenez quand tout sera fini, revenez me voir... Nous reparlerons de votre affaire.

La Femme Mais moi, je peux venir ?

Zé Hélió L'extrême gauche maintenant ! Non ! Rentrez chez vous, cherchez votre mari, faites ce que vous voulez, mais disparaissez, vous aussi. Quand on prendra le Palais d'hiver, on vous appellera ! (A Marie-Camomille.) Allez dépêchez-vous...

Le Premier (A la femme.) Si vous voulez, vous pouvez venir avec nous.

La Femme Où est-ce que vous allez ?

Le Premier Nous allons enterrer notre frère.

La Femme Mais je ne le connaissais pas.

Le Troisième Chez nous, nous enterrons aussi ceux que nous ne connaissons pas.

La Femme Alors d'accord ! Et puis, ça me fera une répétition pour mon mari.

Le Deuxième (A Zé Hélio.) C'était le crématorium. Ils ont dit que tout était réglé et qu'ils procéderaient à la crémation à 18h.

Zé Hélio (A Marie-Camomille.) Quelle crémation ? Pourquoi est-ce qu'il me parle de crémation ? (Elle ne répond pas.) Allez, allez... Nous sommes en retard !

Le Troisième Est-ce que vous auriez une pelle ?

Zé Hélio (Prenant ses affaires.) Oui, bien sûr... dans le débarras... Et partez maintenant. Tous ! Laissez-moi tranquille.

Le Troisième Merci monsieur.

(Il va chercher la pelle dans le débarras.)

Zé Hélio Allez, allez... Dehors ! Dehors

La Femme De toutes façons, je ne sais pas où il est...

Zé Hélio (N'en pouvant plus.) Mais qui ?

La Femme Mais mon mari ! Vous n'écoutez pas ce qu'on vous dit ! C'est une chose que j'ai déjà remarqué chez vous. Vous n'écoutez pas ce qu'on vous dit !

Zé Hélio DEHORS !

(Ils sortent. Zé Hélio et Marie-Camomille restent tous les deux. Le Troisième sort à son tour avec la pelle. Il passe devant Zé Hélio et Marie-Camomille. Un temps.)

Zé Hélio Pourquoi il part avec la pelle celui-là ?

Marie-Camomille (Changeant de sujet.) Monsieur Hélio...

Zé Hélio Ah ! Les costumes ! Je savais que j'oubliais quelque chose... C'est dans un théâtre, ils auront ce qu'il faut. Partons !

Marie-Camomille Monsieur...

Zé Hélio Quoi encore Marie-Camomille ? Nous sommes en retard, dépêchez-vous. Aidez-moi. On va prendre un autre cercueil dans la grande réserve. Et puis il faut que je trouve autre chose que cette scie pour vous découper... Quelque chose qui soit plus... enfin... Que le sang puisse gicler ! Vous comprenez ?

Marie-Camomille Monsieur Hélió, il faut que je vous dise quelque chose...

Zé Hélió C'est trop tard Marie-Camomille, maintenant il faut partir.

Marie-Camomille (Elle se jette dans ses bras.) Excusez-moi monsieur, pour tout ce que j'ai fait. Excusez-moi. C'était pour vous aider, je vous jure, c'était pour vous aider. (Elle pleure.)

Zé Hélió Ne pleurez pas Marie-Camomille, s'il vous plait. Ne vous inquiétez pas, tout ira bien. Mais vous comprenez, il faut sauver cette agence... Mon père vous aimait beaucoup Marie-Camomille, beaucoup. C'est lui qui m'avait conseillé de vous engager. Il voulait vous sortir de votre supermarché. « Fais confiance à cette petite, il m'avait dit, elle a le sens du contact humain. » Tout se passera bien, Marie Camomille, Tout se passera bien. Ne vous inquiétez pas. Mais arrêtez de pleurer maintenant, sinon je vais m'y mettre moi aussi. Arrêtez, arrêtez...

(Ils pleurent tous les deux.)

XI-

Une petite salle dans une maison de quartier, transformée pour l'occasion en salle de conférence. Le Mari communiste est assis à une table avec devant lui, les feuilles sur lesquelles est écrit le texte de sa conférence. Il y a aussi une petite bouteille d'eau et un verre. C'est un homme d'apparence chétive, mais très soigné. Avant de commencer à parler, il retire sa montre qu'il pose sur la table pour surveiller le temps, et veiller à ce que la durée qui lui est impartie ne soit pas dépassée.

Le Mari communiste

Chers camarades ! (Temps.) Karl Marx est mort à Londres, le 14 mars 1883. Comme chacun le sait ici, il est enterré près de sa femme Jenny, dans le cimetière de Highgate dans le district de Camden, au Nord-Est d'Hampstead. Trente-neuf ans après sa mort, en 1922, la Russie a demandé à ce que sa dépouille soit déplacée, pour être inhumée à une place d'honneur proche du Kremlin à Moscou, mais le gouvernement britannique a refusé. Elle sera pourtant néanmoins déplacée le 24 novembre 1954, par des fossoyeurs, de quelques 200 mètres, vers le haut d'une colline, là où étaient les emplacements les plus en vue du cimetière londonien. Le 14 mai 1970, certains d'entre vous ne sont pas sans savoir non plus, qu'une bombe a explosé et a endommagé la tombe. Comme cet incident était le cinquième de la sorte cette année-là, et devant l'impossibilité de sécuriser la tombe, certains partisans ont décidé d'en faire un site protégé, notamment en permettant à d'autres camarades d'être enterrés près de lui, comme s'il s'agissait ni plus ni moins de la sépulture d'un saint. Cela, jusque très récemment encore, puisque les cendres du grand historien marxiste Eric Hobsbawm, décédé le premier octobre 2012, ont été déposées à moins de huit mètres de sa tombe. Ce lieu est aujourd'hui célèbre et très visité, mais il faut payer l'entrée pour voir la tombe de celui qui de son vivant avait si vivement critiqué l'argent. Mais là n'est sans doute pas le plus étrange, chers camarades, car qu'aurait pensé celui qui, étudiant, avait fait sa thèse de doctorat sur Épicure, lui le philosophe matérialiste pour qui la mort était l'annihilation du corps, et si ce n'est de l'âme du moins de l'esprit, s'il apprenait que sa tombe fait l'objet d'un tel culte ? (Il boit un peu d'eau.) A cet endroit, chers camarades, nous sommes bien d'accord, de Marx, il ne reste plus rien – ses restes sont dans ses livres, dont vous trouverez quelques exemplaires à la sortie de cette salle. Quelques atomes de matière donc, un peu de poussière, mais c'est bien tout. Alors comment pouvoir penser que des militants et des intellectuels de premier plan, parmi les plus brillants matérialistes qui soient, se soient prêtés néanmoins, eh bien à cette... il faut bien dire le mot... sanctuarisation ? Nos opposants ne manqueront pas de le dire, ils le font déjà, que ce matérialisme ne tient pas devant la mort, et qu'à l'heure de l'épreuve ultime, c'est pour le moins le scepticisme qui l'emporte. Dieu seul aurait ainsi raison, de notre raison ! Mais l'argument est un peu court et à vrai dire, usé depuis déjà bien longtemps. Ne prêtait-on pas déjà à Voltaire des mots de rétractation sur son lit de mort ? Pourtant, chers camarades, convenons-en *quelque chose résiste*, comme il a déjà été dit dans cette pièce. Quelque chose résiste à la réduction de l'homme à la simple matière. Et alors ? Car si les religions ont établi leur commerce sur ce qui ne s'explique pas, ce qui entre nous soit dit est un infâme tour de magie face à l'histoire des hommes, à vrai dire même une confiscation, nous pouvons peut-être néanmoins, et plus sérieusement tenter d'éclaircir ce mystère du culte de la tombe de Marx par la présence à ses côtés de ses disciples eux-mêmes. A mon sens, la première raison tient au fait que ces morts proches de Marx constituent une communauté, qui affirme par sa présence, l'occupation d'un espace. Ainsi, ces corps créent une communauté de mémoire que confirme la présence de ceux qui viennent les visiter. Ensemble ces dépouilles s'approprient un lieu à l'attention des vivants, pour marquer leur position. Ainsi aucune croyance dans un au-delà, aucun espoir d'être au plus proche du saint lorsqu'il se relèvera d'entre les morts, mais bien le fait très matériel que les idées n'existent pas dans un ciel pur, mais bien dans la matière d'un temps et d'un espace déterminés. *Frères humains, qui après nous vivez / N'ayez les cœurs contre nous endurcis / Car, si pitié de nous pauvres avez / Dieu en aura plus tôt de vous mercis.* Les vivants et les morts d'abord, quant à Dieu, eh bien, il attendra son tour. (Il s'enflamme un peu.) Car cette matière – et c'est mon deuxième point, qui est à la fois temps et espace, nous montre également comment les morts agissent aussi sur nous les vivants, et donc sur nos idées. Il y a donc bien là une résistance entre ce que nous faisons aux morts, et ce qu'ils nous font à nous, les vivants. Cette résistance-là, mes chers camarades, c'est la vie

même. Et c'est bien pour cela que si le mot communiste peut encore avoir un sens aujourd'hui, ce n'est pas dans l'agitation de vieilles reliques, pas plus que dans la mise à jour d'un passé rédimé dont l'inventaire ne cesse d'être refait pour être sûr que nous n'ayons plus voix au chapitre, mais dans celui d'une résistance à un ordre établi qui ne cesse de vouloir s'imposer sans contradiction. Car nous le savons, si le capitalisme continue aujourd'hui sa destruction, c'est bien aussi parce qu'il gagne la bataille sur le terrain des idées. Pourtant ses contradictions sont nombreuses et les crises qu'il engendre sans parvenir à les résoudre autrement que par l'apparition de crises nouvelles, découvrent des espaces où cette résistance trouve malgré tout sa place, ou permettez-moi de le dire, son *rond-point*. Nous disions autrefois que ce système générerait des crises, mais aujourd'hui, nous constatons que la crise est devenue un moyen de gestion de nos vies, qui n'aura de fin que lorsque les conditions de cette dernière sur notre planète, auront été complètement détruites. Ainsi peut-être faut-il rappeler que notre projet n'est pas un projet de société qui s'impose en dépit de la réalité toujours contradictoire d'une époque, mais bien ce mouvement qui s'appuyant sur une persistance à ne pas se laisser disparaître, engage dans un combat de lutte contre sa propre destruction. Et cette *persistance* est bien la même que celle de ceux qui sont enterrés autour de Marx dans le cimetière de Highgate. Les dépouilles qui délimitent cet espace, sont la preuve de la matière des idées qui existent dans les livres. Ils sont cette résistance nécessaire. *Ces morts, chers camarades n'ont plus besoin de nous, mais nous avons besoin d'eux*. De même, ce communisme révolutionnaire qui reste toujours à définir, est à l'image de cette résistance. Le communisme est le mot qui opère cet écartement au sein même de la prédation capitaliste. Il la donne à voir, mais c'est bien en tant que mouvement incarné, qu'il peut alors être qualifié d'idée. Une idée, qui à peine énoncée, doit retourner sur le terrain des luttes, d'abord sociales, et par la stratégie qui les transforme en force commune – comme nous dirions qu'il faut être plusieurs pour soulever une pierre, alors oui, nous pouvons dire aujourd'hui que de nouveau, nous sommes communistes. Car si des hommes et des femmes, dans l'histoire longue dont ils se réclament, ont choisi de s'y reconnaître, ce n'est pas comme lieu d'arrivée, mais bien comme celui d'un départ. Eh bien, c'est cette persistance-là que je voudrais pouvoir faire entendre aujourd'hui. Persistance à faire communauté, barrière commune, contre un capitalisme devenu des plus sauvages. Mais en a-t-il déjà été autrement ? Nul n'ignore que des corps d'hommes, de femmes, d'enfants, et plus généralement de tout ce qui respire dans ce monde, en paient le prix aujourd'hui. Ainsi le capitalisme ne triomphera pas des hommes, il les détruira. *Et déjà les poissons dans la mer, suffoquent à l'encre toxique de ces billets qui circulent, aux rythmes des vents et des marées*. Ainsi dans ce temps qui nous occupe, la mort n'est pas le prix à payer pour le luxe de certains, elle est la dernière frontière que ces derniers voudraient nous voir franchir pour nous sortir de l'humanité. Car à quoi bon nous révolter si nous devenons éternels ! Le but est bien de nous sortir du lieu et du temps, et cette mort conquise n'est autre qu'un moyen d'anesthésier notre révolte, seul garant du sens et de la transmission de ce que chaque homme ou chaque femme, laisse de la vie singulière qu'il s'est efforcé de vivre. Mais malgré sa surpuissance pourtant, c'est bien ce sentiment de révolte lui-même que ce système ne parvient à faire taire. Malgré tout donc, il y a bien la persistance d'un sentiment, qui agrège encore des communautés en acte qui se constituent contre cet ordre, tel qu'il s'établit. Et c'est bien dans ce sentiment-là que perdure l'idée communiste. (Temps. Il regarde son auditoire.)

Quelque chose résiste à la matière, et c'est bien pour cela que nous occupons la place, nous disent encore ceux des nôtres qui ont disparu tout à fait. Et si aujourd'hui, d'un état de police, l'État est devenu policier, nous le voyons déployer sa violence contre ceux qui n'ont plus que leur peau à défendre, pour se défendre, alors nous nous opposons. De la défense de l'ordre public devenue défense d'un ordre privé, au nom d'intérêts bien réels, ce pouvoir aujourd'hui mutile des corps, incapable est-il de dissimuler son propre échec. Alors quoiqu'on en dise, pense, écrive ou même intériorise, oui, quelque chose résiste à ce modèle vendu à crédit comme unique, et chargé de prendre la place, jusqu'à celle qui serait notre dernière. C'est à cette place, dans cet espace, chers camarades, que se tient, et c'est mon dernier point, justement le poème, c'est-à-dire notre envol... *Frères humains qui après nous vivez...* Car dans cette nécessité du poème, gisant dans l'immatérialité du verbe, mais qui sans lui ne serait pas, s'exprime aussi justement ce qui résiste. Il faut parier sur une résonance à partir de ce point situé, tel est le but, rien d'autre. Et puisque nous sommes sur une scène de théâtre, la question que nous devons nous poser n'est pas celle du discours mais bien celle du poème. Quel poème opposons-nous à ce monde qui nous impose son ordre ? Quel poème laissera apparaître d'autres visions ? Quel poème, tout simplement ? Gager qu'une résonance, libre de ses voyages, trouvera encore l'écho d'un désir de s'extraire de la place qui nous est assignée, pour simplement nous redonner du jeu, de l'espace nécessaire au rêve d'une autre possibilité de monde, ce n'est pas tout à fait rien. « Je me tiens dans l'espace vide de l'utopie communiste », aurait - je ne sais trop où, écrit le

dramaturge allemand Heiner Müller. Comment mieux dire ! J'avoue aimer cette imprécision, ne pas trop savoir où nous allons, du moins y aller déjà, avant nous aussi de disparaître et que d'autres décident de notre absence définitive. A l'aporie de ce doute, nous nous tenons encore à ce point de l'envol toujours possible, et bien que pour l'heure indiscernable, de ce que l'on peut nommer je crois, *notre liberté*. Peut-être ? Que pouvons-nous faire d'autre ? Vivre mes chers camarades, dans l'idée qui est la nôtre, c'est-à-dire dans l'esprit de cette lutte que nous devons... continuer ! Je vous remercie.

(Il boit à nouveau de l'eau, puis range ses feuilles et remet sa montre.)

XII-

La cuisine des jumeaux. La cuisine est occupée par une grande table, des chaises, la partie basse d'un buffet sur laquelle est posé l'écran d'un téléviseur QLED. La table est encombrée de nombreux journaux et revues, et de cahiers. Il y a aussi un ordinateur portable laissé ouvert. Les deux jumeaux sont assis à la table. Le premier écrit dans un cahier, le deuxième fait des recherches sur internet. Derrière eux, la télévision est allumée sur une chaîne d'informations en continu, dont ils ont coupé le son.

Le Deuxième Voilà, c'est ça... Le projet s'appelle Calico. (Lisant sur l'ordinateur.) « L'homme accèdera bientôt à l'immortalité. Il deviendra immortel, sans passer par la mort. C'est un projet Google. »

Le Premier Il n'y aurait plus de morts ? Et les cimetières...

Le Deuxième (Continuant.) « ... Le projet s'inscrit dans un mouvement plus vaste, portant le nom de transhumanisme. Il vise par l'apport de nouvelles technologies, - nanotechnologies, biotechnologies, informatique et neurosciences, à faire de l'homme un être *augmenté*, capable de dépasser les frontières de son propre corps. »

Le Premier Mais s'il n'y a plus la mort...

Le Deuxième (Finissant sa lecture.) « Le transhumanisme serait une transition vers le post-humanisme. »

Le Premier Nous ne serons plus non plus des hommes ?

Le Deuxième Nous serons, soient des hommes qui meurent, soient des êtres augmentés immortels.

Le Premier Oui, mais les morts, ceux qui sont déjà là, ceux qu'on a enterrés ?

Le Deuxième Ils resteront là, où veux-tu qu'ils aillent ? Seulement comme la mort n'existera plus pour ceux qui décident, on ne les verra plus. Ils seront invisibles.

Le Premier Comme les économiquement faibles d'aujourd'hui ?

Le Deuxième Oui.

Le Premier Pourtant nous, on pourrait rester. On pourrait dire aux post-humains, Regardez ! Avant ici, il y avait des morts.

Le Deuxième Quel intérêt ?

Le Premier On resterait ensemble.

Le Deuxième (Réfléchissant.) On ferait mieux de partir.

Le Premier Partir ?

Le Deuxième Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse avec une humanité pareille ? Le monde sera divisé en deux, entre d'un côté quelques privilégiés qui auront toutes les

possibilités, et de l'autres ceux qu'on rend invisibles, jusqu'à les confondre avec les morts d'avant. Dans un cas comme dans l'autre personne n'enterrera plus personne. Quelle place veux-tu qu'on ait dans un tel monde ?

Le Premier OÙ veux-tu qu'on aille ? On a toujours vécu ici. (Temps.) D'un autre côté, on peut penser aussi que très vite, l'éternité deviendra insupportable aux privilégiés. Alors ils inventeront un droit à mourir, dont seuls ceux qui sont à jour de leurs cotisations pourraient bénéficier.

Le Deuxième Ils réussiraient à nous faire payer notre propre mort ? L'homme choisirait sa vie, et une fois son but atteint, il choisirait aussi sa mort. Il n'y aurait plus alors d'humanité, mais des individus accomplis. Des entrepreneurs de vie ?

Le Premier Resteraient les autres, toujours les mêmes, ceux qu'on ne sait pas où mettre, ceux qui résistent au classement.

Le Deuxième Et tu crois vraiment qu'on peut rêver cela ?

Le Premier Je crois qu'aucun homme ne peut rêver cela. Je crois qu'il ne faut plus qu'être guidé par l'intérêt et le profit immédiat, ne plus voir que l'argent et la possibilité d'en gagner, pour rêver cela. Être immortel, c'est être immortellement capable de faire du profit dans leurs esprits. (Temps.) Peut-être aussi que l'humanité restera ce qu'elle est, et que toi et moi nous disparaîtrons avec elle ?

Le Deuxième Peut-être aussi qu'on est déjà des *post-humains* ?

Le Premier Sans nous rendre compte ?

Le Deuxième Peut-être que le passage entre les deux ne s'est pas vu ? Peut-être que toi et moi, nous avons déjà disparu ? Après tout, aucun poisson n'a jamais demandé à un homme ce qu'il avait fait de ses écailles.

Le Premier Il a oublié.

Le Deuxième Oui, c'est ça justement. Il a oublié.

Le Premier (Après un temps, lisant dans son cahier.) « Le martinet peut voler à 112 km/h, se ravitailler en vol, et ne dormir que d'un seul œil. Sa migration peut aller jusqu'au Sud de l'Afrique et dans une vie, il peut parcourir 4 millions de kilomètres... »

(Ils restent dans leurs réflexions. A la télévision, on voit une charge de CRS contre les manifestants.)

XIII-

La chambre d'hôtel. L'Homme trop gros est maintenant tout près de la fenêtre qu'il vient d'ouvrir. Il s'appuie à la poignée. On entend au loin des bruits de la manifestation.

L'Homme trop gros (Il respire.) ... Maintenant je devrais y arriver... Oui, je commence à le sentir à l'intérieur... Je n'ai plus faim... Je pourrais presque devenir... *un nuage*. Simplement changer d'état... Simplement par la force de ma concentration... (Temps.) Dans le Moyen-Âge, au Tibet, il y avait ce yogi, Milarépa. Je parle de lui dans mon livre. Enfant, après avoir appris la magie pour se venger de l'injustice dont il avait été victime avec sa mère, il jetait des sorts à tout son entourage. Mais un jour, pris de remords, et pour expier tout le mal qu'il avait fait, il décida de suivre un maître qui lui enseignerait la sagesse. Après quoi, il devint ermite dans les montagnes, et il vécut ainsi neuf années, dans le désœuvrement le plus total, jusqu'à devenir poète. Puis il enseigna à son tour, à quelques disciples le chemin qu'il avait emprunté. Voilà... *Il faut devenir poète*. Si je réussis, peut-être moi aussi, je pourrais devenir poète, non bien sûr, pas comme le maître yogi, mais simplement je deviendrais poète, simplement le devenir, sentir comment la transformation opère dans le corps... De moi, il ne resterait rien, rien d'autre que le livre que j'ai écrit. On dirait alors, c'est le livre d'un inconnu, comme celui de ce pèlerin russe dont on ne connaît rien d'autre, que ce qu'il a écrit. (Temps.) Je n'aime pas mon corps, je ne l'ai jamais aimé, et je n'aime pas non plus mon visage. Depuis toujours... Je ne sais pas. Peut-être c'est difficile... simplement d'être gros. De sentir dans le regard des autres que vous n'êtes d'abord que cela... Gros... Un homme à l'identité fixe, immuable, presque comme une pierre. (On entend au loin dans la rue en bas, très faible, le brouhaha de la manifestation.) Pourtant une pierre, on peut la briser, elle reste de la pierre. L'homme lui, si on le brise, qu'est-ce qu'il reste ? (Temps. Il joue avec la lumière avec sa main.) Maintenant juste la lumière me suffit. Non... Je n'ai presque plus faim non plus... (Avec son autre main, il cherche quelque chose dans sa poche.) *Pourtant il faudrait aussi de la terre*... Pourquoi n'y a-t-il pas de terre ici ? Pourquoi je pense cela ? Je vois le ciel, je ressens la chaleur du soleil, mais je ne vois pas de... *terre*. Il faut aussi de la terre pour que le corps disparaisse... (Temps.) Le yogi, à force de méditation, il devenait la nature, les arbres, les montagnes, et à mesure qu'il disparaissait, il devenait aussi une légende dans l'esprit de ses disciples. Ils pouvaient le voir disparaître ainsi, sans avoir peur de sa mort, car il n'était déjà plus seulement son corps, il devenait le monde tout autour. Eux-mêmes faisaient partie de ce monde, ils étaient ce qui resterait de lui. (On entend le bruit de la manifestation se rapprocher peu à peu.) Le yogi lui, ne pouvait pas mourir, parce qu'il était devenu le monde qui était autour de lui... (Il commence à monter sur le rebord de la fenêtre.) Moi aussi, je pourrais peut-être devenir un nuage... (Il regarde sa main.) Ma main elle, est déjà traversée par la lumière... *Non, sans la terre, la lumière ne peut rien*... Le corps... Je ne veux plus revenir en arrière... Je vais rester maintenant sur le rebord de cette fenêtre, et me tenir en équilibre... (Temps.) Je m'étais dit quand cela arriverait, quand la mort dans mes cellules gagnerait sur l'équilibre de mon corps, alors je vivrai cette vie-là, jusqu'à me sentir disparaître. La maladie est apparue, tout de suite, alors j'ai voulu vivre cette expérience-là. Je me suis enfui de l'hôpital, car j'avais vu la mort de ceux qu'on endort avec le midazolam dans le bras. Moi je voulais vivre, vivre ce moment-là aussi. Alors je suis venu dans cet hôtel où je ne connais personne. (Temps.) Maintenant, je me tiens en équilibre sur le rebord de cette fenêtre – debout, et je ressens le monde jusqu'à devenir une pensée. *Un nuage*... Donc le yogi lui, il s'est élevé de quelques centimètres, et tout le monde disait qu'il était dans le ciel, mais ce n'était pas vrai, c'était un mensonge, une illusion. Quelques centimètres seulement, et vous devenez poète, voilà, c'est cela... Moi aussi, je suis un *nuage*... (Temps.) Un étonnement...

(Il reste quelques instants en équilibre. On entend le bruit d'une détonation provenant de la manifestation, puis sporadiquement d'autres détonations l'accompagnent. L'Homme trop gros semble indifférent à ces bruits. Il semble même avoir trouvé ce qu'il cherchait : une place en équilibre sur le rebord de la fenêtre. Après quelques instants, une grenade lacrymogène entre dans la chambre. Elle explose au sol et commence à répandre son gaz. A peine quelques secondes après, la pièce toute entière disparaît dans un nuage de fumée.)

XIV-

Le théâtre, loué en après-midi, par la direction de la banque, pour un conseil d'administration extraordinaire. Pour retenir ses administrateurs, désireux de la quitter pour investir dans d'autres placements financiers, la direction a décidé de leur offrir, à eux et à leur famille, un spectacle de magie. C'est donc un spectacle privé où ne sont conviées que des personnes très proches des administrateurs. Hormis quelques techniciens indispensables à la bonne marche et tenue du lieu, les membres du personnel du théâtre ne sont pas invités. L'ami de Zé Hélio, travesti en geisha portant une ombrelle, présente le spectacle.

La Présentatrice

Mesdames et messieurs
Mesdames et messieurs
Un peu de silence
S'il vous plait

Regagnez votre place
Merci

Mesdames et messieurs
Très chers administrateurs

Pour vous remercier
de votre fidélité
mais aussi
pour signifier
l'excellence
des résultats annuels
de notre banque

La direction
cette année
a souhaité
vous offrir
cet après-midi
un spectacle
magnifique

Le plus
magnifique
des spectacles
qui soit

Magnifique

Pour remercier chacun
de son
investissement

La banque a donc décidé
de vous offrir
un numéro exceptionnel

de magie
Un numéro extraordinaire
d'illusion collective

Mesdames et messieurs

Venus spécialement pour vous

Le plus grand spécialiste
au monde de l'illusion
va vous proposer

LA FEMME COUPEE EN DEUX

- Oh mon Dieu
pourvu que ce ne soit pas moi !

(Elle rit)

Mesdames et messieurs
Le numéro qui va vous être présenté
cet après-midi
vous ne l'avez jamais vu

Pourquoi

Eh bien parce que celle
qui va être découpée devant vous
n'est pas une femme comme les autres

Danseuse de revue
Intermittente courant le cachet
Ancienne strip-teaseuse
Assistante de fortune

Non

Celle que vous allez voir
mesdames et messieurs
vous ne l'avez jamais vue

Sauvage
Violente
Sournoise
Familière
Affable
Démoniaque
Cruelle

Elle peut avoir
tous les visages

Accident
Maladie
Meurtre

Vieillessement

Celle qui va venir devant vous
n'est autre
mesdames et messieurs
que la mort elle-même

La mort

La mort elle-même
va être découpée en deux
sous vos yeux

Ne souriez pas

Cachez les enfants

Dans un instant
les artistes vont tuer la mort
devant vous

(Elle prend soudainement un autre ton)

C'est drôle
non

Mesdames et messieurs
les morts sont parmi nous
ils sont donc aussi
notre profit

Ainsi si la banque
a décidé aujourd'hui de vous offrir
ce spectacle
C'est aussi
pour accompagner le lancement
de notre nouveau produit financier
sur le marché

Crédit immobilier
Assurance voiture
Assurance incendie
Assurance pour le dégât des eaux
Pour le vol
Assistance juridique
Responsabilité civile

Notre banque se devait
d'avoir
son assurance

Obsèques

Et pour vous remercier
chers collaborateurs et partenaires

la banque vous offre
cet après-midi
une remise de 15%
sur tous les contrats obsèques
que vous souscrirez
aujourd'hui

Pour vous
et pour vos proches
mesdames et messieurs
une banque
comme la nôtre
comme la vôtre
se devait
de vous accompagner
aussi
à l'heure
de l'ultime
rendez-vous

Mesdames et messieurs
Applaudissez

L'INVESTISSEMENT FUNÉRAIRE

(Elle sort des prospectus de sa poche qu'elle montre au public, tandis que d'autres tombent directement du plafond sur les spectateurs)

Servez-vous
Mesdames et messieurs
il n'y en aura
que pour vous

15%
mesdames et messieurs
15% d'économie
pour le placement le plus
sûr qui soit

Qui
peut vous offrir
un tel placement

(On entend un grand bruit ressemblant à un tonnerre de théâtre)

Mesdames et messieurs
Mesdames et messieurs

Le ciel et la terre
s'ouvrent devant vous

Tremblez
mais ne bougez pas

La voici
Elle vient
Elle est déjà là

Mesdames et messieurs

La mort est parmi nous

A-DIEU

(En même temps que le rideau s'ouvre, la présentatrice, emportée par son ombrelle s'envole dans les cintres. Musique. Des mouvements de projecteurs automatiques balayent la scène de leurs faisceaux lumineux. Au milieu d'un nuage de fumée, Marie-Camomille apparaît. On reconnaît juste sa silhouette. Elle porte un masque, et est habillée avec un juste-au-corps noir sur lequel est dessiné avec des couleurs fluorescentes, un squelette humain. Comme elle ne voit rien, à cause de son masque et de la fumée, elle marche à tâtons pour trouver le cercueil dans lequel elle doit s'installer. Une fois en place, apparaît Zé Hélió, habillé avec un déguisement de Mandrake. Il a changé sa scie égoïne pour une tronçonneuse à moteur thermique, qu'il fait rugir au-dessus de lui. Marie-Camomille, absolument effrayée par le bruit, tente de s'enfuir. Elle est aussitôt rattrapée par deux techniciens qui la ramènent contre son gré, et l'allongent dans le cercueil. Ils posent ensuite le couvercle, que chacun visse, avec une visseuse électrique. Pendant ce temps, Zé Hélió improvise une chorégraphie avec sa tronçonneuse, sur les rythmes de la musique. Une fois le couvercle vissé, les régisseurs quittent la scène. A la fin de la musique, la chorégraphie s'arrête. On n'entend plus alors que le vrombissement effrayant de la tronçonneuse. Zé Hélió s'approche alors du cercueil, et s'apprête à découper Marie-Camomille... A ce moment-là, le régisseur général du théâtre, surgit sur la scène et crie : « STOP ! STOP ! ARRÊTEZ TOUT ! IL FAUT ÉVACUER LA SALLE ! » Puis il enchaîne plus calmement : « Mesdames et messieurs, je vous prie de nous excuser pour cette interruption, mais des manifestants se sont introduits dans le théâtre. La police a la situation en main, mais j'ai reçu l'ordre du commandement général de faire évacuer la salle. » On entend des rires dans la salle, les spectateurs pensant que l'irruption du régisseur fait partie du spectacle. Ce dernier insiste : « C'est un appel au calme mesdames et messieurs ! Ceci n'est pas un exercice ! Je répète, ceci n'est pas un exercice ! Sortez, mesdames et messieurs, sortez ! » Puis il prend l'initiative d'engager le mouvement pour faire évacuer la salle.)

Zé Hélió (Retirant son masque et se dirigeant vers les coulisses.) Non mais qu'est-ce que c'est que ce merdier ?!?

Marie-Camomille (Dans le cercueil, elle crie.) Au secours ! Au secours ! Je n'arrive pas à respirer !

Le régisseur général reprend : « Restez calme mesdames et messieurs, c'est un ordre de la préfecture ! » Une coupure de courant plonge alors la salle dans l'obscurité. On entend des cris de panique, auxquels se mêlent des cris de spectateurs indignés : « C'est un scandale ! », « Moi, je quitte cette banque ! », « Envoyez l'armée ! », « Encore des chômeurs ! », « Ceci n'arriverait pas dans un fond de pension ! », « Rendez-nous notre argent ! », « Tuez-les tous ! », « Castaner président ! ». Dans le brouhaha, un rond de lumière s'allume sur la scène dans lequel apparaît la Jeune Femme : « **J'AI TROIS ENFANTS, JE TRAVAILLE MAIS JE SUIS A LA RUE. EST-CE QUE MOI AUSSI VOUS VOULEZ ME TUER ?** » Les cris continuent, c'est la panique. On entend alors le bruit de bottes des CRS qui pénètrent dans la salle. La Jeune Femme s'enfuit. Profitant du rond de lumière, et comme si rien ne devait l'arrêter, Zé Hélió apparaît à son tour. Il brandit sa tronçonneuse et s'écrie : « **THE SHOW MUST GO ON ! THE SHOW MUST GO ON ! I WANT TO BREAK FREE !** » Un des CRS crie alors : « **UNE ARME ! UNE ARME !** » Un autre lui répond : « **NEUTRALISEZ L'INDIVIDU !** » Le premier se met en position et tire une balle de LBD 40. Zé Hélió, touché, s'écroule. Après un moment d'effroi, la salle est évacuée dans un mouvement de panique générale. Noir.

XV-

Lettre d'une mère à son fils

« Tes sœurs ? Où sont-elles maintenant, tes sœurs ? Et pourquoi tu es venu seul, ici ? Pourquoi m'as-tu entraînée avec toi ? Je vais m'ennuyer ici. Le silence, ce n'est pas pour moi, alors pourquoi as-tu voulu que je te suive ici ? Tu m'en veux d'avoir laissé ton père, mais moi je voulais choisir la vie que je voulais vivre. Est-ce que tu m'en veux de cela ? Tes sœurs, elles ne m'en ont jamais voulu, alors pourquoi toi ? Je n'étais pas si vieille non plus pour mourir, mais cela non plus je ne pouvais pas le choisir. Les hommes, ils étaient comme cela dans la vie. Je les aimais, c'était comme cela, je les aimais. Je ne voulais rien d'autre. Lorsque l'un me disait : « Tu verras avec moi, tu seras heureuse. » Moi, je le croyais, et je partais avec lui. Je le croyais, aussi fort que les bondieuseries des autres. Moi, je croyais à l'amour. Mais je leur disais : « Je ne veux plus avoir d'enfant, parce que dans ce monde-là, c'est assez. » Alors, ils disaient : « D'accord, avec moi, tu n'auras pas d'enfant. » Et patatras tu es arrivé, et tes sœurs aussi. Et puis après ils partaient, parce qu'ils avaient mieux à faire. Qu'est-ce que c'était « mieux » ? Une autre femme ? Même pas sûr. Mieux, c'est quand ta vie, tu ne sais pas ce que c'est, et que tu crois encore que tu peux faire ce que tu veux. Mais quand ta vie devient celle qu'elle est, tu ne dis plus « mieux », tu dis « alors, c'est ça ? », « ce n'est que cela », et tu cherches au milieu des autres, celui qui te manque. Mais maintenant, c'est fini, je vois bien que je suis morte pour de bon. Tu le sais, puisque c'est toi qui as tenu ma main après que j'ai crié. C'est toi qui as ressenti mon souffle, comme moi j'avais senti le tien, le premier, celui par lequel j'ai rendu la vie que je t'avais donnée, et le deuxième, celui que rendent tous les animaux. Moi aussi, j'étais **animale**. Cette vie-là maintenant, c'est la tienne. Elle est à partager avec tes sœurs. Toi maintenant tu n'as plus d'autre vie que celle-là. C'est cela que j'aurais dû comprendre moi, et que je n'ai jamais vécu. Il n'y a pas d'autre vie que la tienne, et c'est cette vie-là que ma mort te donne. Personne d'autre. Le seul ordre dans ta vie, c'est cette mort-là qui te le donne. Alors prends-le. Accroche-toi à cet ordre-là. Les morts déchiquetés des guerres, les corps emportés par la maladie, ceux qu'on ne veut plus voir qu'à l'hôpital, à l'hospice, ou à la télévision, ceux-là n'ont plus d'ordre à donner. On leur a enlevé leur dernier pouvoir. Comme cela tout est réglé. C'est quoi « tout » ? Moi mon fils, je ne te laisse rien d'autre que cette vie-là qui maintenant est la tienne. Regarde avec ton œil comme ce monde se referme. Les morts, il faut les voir ailleurs qu'à la télévision, ailleurs que dans un sac plastique à l'hôpital ou à l'hospice. Il faut les tenir dans ses bras. Il faut tenir dans ses bras celui qui meurt, pour prendre son souffle, et le garder, sinon ce sont les autres qui le prendront. Ils sauront prendre ce souffle-là aussi pour en faire leur profit. Ils le garderont à l'abri dans une banque, dans un coffre-fort, comme ce Japonais des assurances avait fait avec *Les Soleils de Van Gogh*, et personne ne pouvait plus les voir. Mais le soleil ? A qui appartient le soleil, mon fils ? A qui appartient le soleil ? Personne ne peut plus voir, et bientôt, personne n'aura plus non plus le droit même de vivre, juste celui de mourir. Voilà, j'ai fini. Arrête de pleurnicher maintenant. Dis à tes sœurs que je t'ai parlé. Dis à tes sœurs que je suis là, et occupe-toi de celle-là que ton père a laissée. Rien. Tu diras à tes sœurs que je suis là. (Temps.) Par où est-ce que l'on sort ? Hein ? Par où est-ce que l'on sort ? (Elle crie.) **LE SOLEIL ! PAR OÙ EST-CE QUE L'ON SORT ? LE SOLEIL ?** (Elle brûle.)

XVI-

(Fin d'après-midi. La place des Jacobins, après la manifestation. Parmi les restes, Zé Hélio inconscient est assis sur le rebord d'un trottoir, la tête posée sur les genoux de Marie-Camomille, assise elle aussi sur le rebord du trottoir. Le banquier, toujours travesti en geisha est debout près d'eux. Il traine une valise à roulettes, et s'apprête à partir. Zé Hélio a l'œil ensanglanté.)

Le Banquier Le type est mort. Il a été emmené à l'hôpital, mais il n'a pas survécu à sa chute.

Marie-Camomille Qu'est-ce qui s'est passé exactement ?

Le Banquier Les flics ont lancé par erreur, une grenade lacrymogène dans la chambre de l'hôtel. La porte était fermée, il a voulu s'enfuir en passant par la fenêtre. Il est tombé du troisième étage.

Marie-Camomille Et celui qui a tiré ?

Le Banquier On ne sait rien pour l'instant. Il faut attendre l'enquête.

Zé Hélio (Reprenant conscience.) J'ai mal... Marie-Camomille... Ma mère est morte, Marie-Camomille, ma mère est morte... Mon œil ! J'ai mal... J'ai mal...

Le Banquier (Donnant de l'argent à Marie-Camomille.) C'est votre part.

Marie-Camomille (Prenant l'argent.) Pourquoi vous ne nous aidez pas ? Vous êtes son ami, non !

Le Banquier Et puis quoi ? Je lui ai donné une chance, non ? Je ne ramasse pas les restes, moi. Chacun se débrouille, voilà. S'opposer à la police... Il faut vraiment être idiot. Si vous voulez mon avis, vous devriez faire pareil... Tirez-vous ! Trouvez-vous une autre place, et faites votre vie avant que ce monde ne décide de la vôtre. Tchao ! Sayônara ! Ne rêvez pas trop...

(Le banquier, traînant sa valise, s'en va. Temps.)

Zé Hélio Marie-Camomille, est-ce que moi aussi, je suis... mort ?

Marie-Camomille (Essayant de retenir son émotion. A Zé Hélio.) Vous... non... Vous n'êtes pas mort, monsieur Hélio, vous entendez ? Vous n'êtes pas mort ! Je vais vous emmener, allez, venez avec moi... (Elle n'arrive pas à le porter.) J'entends votre cœur qui bat, je sens votre respiration bouger votre corps. Vous n'êtes pas mort, vous n'êtes pas mort ! D'accord ? (Ils restent comme cela, accrochés l'un à l'autre. Temps.) Excusez-moi monsieur Hélio, je ne voulais pas tout cela. Pourquoi faut-il que le monde nous agresse. Le monde, CE MONDE ! Moi, je veux partir d'ici. Je veux me retrouver dans un endroit où l'on vit vieux et sans souci. A Ikaria, en Grèce ! Vous ne voulez pas venir avec moi, à Ikaria, en Grèce ? J'ai lu dans un magazine que là-bas, les gens vivaient plus vieux, parce que la vie était meilleure. Moi aussi, moi aussi, je veux une vie meilleure. On pourrait partir tous les deux si vous voulez ? (Zé Hélio ne répond pas.) Allez... Maintenant vous allez tenir debout, et nous allons partir tous les deux... (Temps.) Je voulais vous aider. Je voulais aider les autres aussi, c'est tout. Pourquoi est-ce que quand on veut le bien des autres, cela tourne toujours comme si on leur voulait du mal ? Moi, je ne voulais pas de toute cette histoire. Je voulais finir plus tôt ma journée pour aller à mon cours de self-défense. Je fais le *Système-A*. Vous connaissez ? C'est russe. J'ai commencé cette année. A mon âge, je ne suis pas vieille mais quand même, eh bien ce n'est pas moi qui suis la plus mauvaise. Non, loin de là ! Certains qui ont commencé avant moi, n'arrivent même pas à faire ce que je sais faire. Si vous voulez, je vous montrerai...

Allez ! Redressez-vous maintenant, sinon je vais vous faire une prise ! (Elle parvient à le maintenir debout, mais son équilibre reste fragile.) Voilà, c'est bien ! Il faut que nous allions à la cérémonie pour votre maman. Déjà, nous sommes en retard. C'est elle qui voulait, c'est elle... Moi, j'essaie toujours de faire ce que les autres veulent, mais voilà, moi, personne ne fait jamais ce que je veux. Allez, marchez maintenant ! Il faut quitter cette place, les flics vont revenir, je le sais. Et puis, il faut que nous trouvions un docteur pour votre œil. De toutes façons, ça n'a plus d'importance. Les morts, ils sont bien morts, non ? Moi je suis vivante, monsieur Hélió, alors je m'occuperai de vous. Dites, vous voulez bien que je m'occupe de vous ? Pourquoi vous n'avez pas écouté votre maman ? Un fils doit toujours écouter ce que lui dit sa mère. Moi, si j'avais un enfant, ce serait un fils et il écouterait toujours ce que j'ai à lui dire. Allez, venez monsieur Hélió... (Elle prend son bras et le passe par-dessus son épaule.) Dans un sens, vous avez de la chance, vous savez... Avec seulement un œil, vous ne voyez que la moitié de cette saloperie de monde. Mais si vous me voyez encore, c'est peut-être que je fais partie de la bonne ? non ? Dites, vous me voyez ? vous me voyez ? (Il se laisse tomber sur elle.) Qu'est-ce que vous pouvez être égoïste tout de même ! Il va falloir y mettre un peu du vôtre maintenant si vous voulez que je vous aide. Parce que si vous croyez que c'est moi qui vais tout le temps faire les questions et les réponses, et en plus vous porter ! Eh bien je peux vous dire que vous allez vous mettre le doigt dans le seul œil qui vous reste... Jusqu'au coude même ! D'accord ? (Elle le redresse.) Voilà, c'est bien ! Bon... avancez maintenant...

(Ils sortent tous les deux, Zé Hélió s'appuyant sur elle).

XVII-

La cuisine des jumeaux, rangée. Les jumeaux sont habillés comme on s'habillait autrefois le dimanche, pour une occasion. Ils sont prêts à partir. L'Homme trop gros, éperdu, est assis au milieu sur une chaise, avec une couverture de survie sur les épaules.

L'Homme trop gros ... Alors vous dites que maintenant, je pourrai manger comme je veux, et que je ne grossirai plus ?

Le Premier Oui, vous redeviendrez comme sur la photo que vous nous avez montrée.

L'Homme trop gros C'est bien la peine ! Maintenant je n'ai même plus faim.

Le Deuxième D'ici peu, ceux que vous avez connus penseront à vous comme à celui qui était sur cette photo.

L'Homme trop gros Mais qui ?

(Temps. Les jumeaux finissent de se préparer.)

Le Premier Pourquoi est-ce que vous vouliez mourir ?

L'Homme trop gros Comment cela ?

Le Premier Vous êtes bien venu dans la chambre de cet hôtel parce que vous vouliez mourir ?

L'Homme trop gros (Cherchant à répondre.) Je ne sais plus... Il y a eu ce *nuage*... J'ai perdu l'équilibre. Après je ne sais pas. J'ai crié, je crois. C'est vous, qui êtes venus me chercher ?

Le Deuxième Quand ils ont parlé à la télévision d'un inconnu qui était tombé de la fenêtre, mon frère a pensé à vous.

Le Premier J'avais lu votre livre.

L'Homme trop gros Mais comment avez-vous su que c'était moi qui l'avais écrit ?

Le Premier On ne savait pas. On a pensé à vous tout simplement.

Le Deuxième Ce que veut dire mon frère, c'est qu'avant de partir, nous voulions accomplir une dernière volonté. Pourquoi vous ? Il n'y a pas de raison.

Le Premier Vous êtes notre *inconnu* !

L'Homme trop gros Mais comment je suis arrivé ici ?

Le Deuxième Nous avons dit que nous étions de la famille.

L'Homme trop gros Seulement cela ?

Le Deuxième Oui.

Le Premier Personne non plus ne demandait après vous.

L'Homme trop gros Oui. (Temps.) Vous êtes jumeaux ?

Le Premier Jumeau, oui.

Le Deuxième Nous creusons les tombes au cimetière de Sillé-le-Philippe. Parfois on aide aussi à porter les cercueils.

Le Premier Aussi pour les cérémonies.

Le Deuxième On aide pour les bénédictions. A force on les connaît par cœur.

Le Premier Mais on a décidé d'arrêter. Vous êtes notre dernier mort.

L'Homme trop gros Qu'est-ce que vous allez faire de moi ?

Le Deuxième Il ne faut pas vous inquiéter. Nous allons bien nous occuper de vous.

Le Premier On va vous mettre dans notre dans notre caveau.

L'Homme trop gros Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Je ne veux pas rester ici... Laissez-moi partir !

Le Deuxième Et où est-ce que vous irez ?

(Temps.)

Le Premier Dans le Livre de Morts Tibétains, il est question de se déprendre au moment de mourir, de se déprendre de ses propres images de cauchemar. Pour y arriver, il faut se défaire de l'idée que la mort serait séparée de la vie. Non pas la nier, mais négocier avec elle.

L'Homme trop gros Oui...

Le Deuxième Au cimetière, il y a un caveau avec nos parents, et notre sœur. Mais il ne reste plus qu'une place, et nous, nous n'avons jamais été séparés. Alors nous avons décidé de partir, avant que d'autres choisissent de nous séparer.

L'Homme trop gros Et vous allez me mettre là-bas ?

Le Premier On voudrait vous donner notre place, auprès de notre sœur.

L'Homme trop gros A moi ?

Le Deuxième Oui.

Le Premier Tenez, voici une photo de notre sœur. (Il lui montre une photographie.)

L'Homme trop gros Elle est très belle, mais... (Il lui rend la photographie.)

Le Premier Vous pouvez la garder.

Le Deuxième Elle est morte, l'année après que la photo ait été prise, d'une maladie.

L'Homme trop gros Mais vous ? Où est-ce que vous allez aller ?

Le Premier On ne sait pas encore très bien.

Le Deuxième Vers le Sud.

L'Homme trop gros Je crois que je ne comprends pas bien ce qui m'arrive. C'est la première fois...

Le Premier ... Que vous mourez ?

L'Homme trop gros Oui.

Le Deuxième Vous êtes bien mort, ne vous inquiétez pas.

L'Homme trop gros Ah bon... (Temps.) Je ne voulais pas mourir, vous savez. Non, je n'ai jamais voulu cela. Je voulais vivre l'instant de ma propre mort, ce n'est pas la même chose.

Ressentir la vie, vous comprenez ? Lorsque je suis monté sur cette fenêtre, je ressentais la chaleur du soleil sur mon visage, le souffle de l'air... Et aussi ce vertige, je pouvais encore penser. Je ne voulais pas que l'on me vole ma propre mort. D'ailleurs, si cette grenade n'avait pas été envoyée, je serais peut-être encore sur le rebord de cette fenêtre ? Non ? *Un nuage...*

Le Premier Il faudrait partir maintenant.

L'Homme trop gros Bien sûr, bien sûr...

(L'Homme trop gros se lève et réajuste sa couverture sur ses épaules. Ils sortent tous les trois, les jumeaux emportant chacun une valise.)

XVIII-

Crépuscule. Le cimetière.

A-

La femme et les trois Africains, attendent auprès de la tombe où ils doivent enterrer le mort.

La Femme (Ayant du mal à garder l'équilibre.) Je n'aurais pas dû boire toute cette bière dans la voiture... Je ne me sens pas très bien...

Le Premier Il faut vous détendre madame.

La Femme Et la police ? Vous êtes sûr qu'elle ne nous a pas suivis jusqu'ici ?

Le Deuxième Les policiers, ils ne viennent pas dans les cimetières...

Le Troisième ... Parce qu'ils ont trop peur de la mort !

(Ils rient tous les trois.)

La Femme Pourquoi est-ce que vous riez ? Et puis, il est où ce mort que vous devez enterrer ?

Le Premier Il ne faut pas t'inquiéter madame, avec nous, tu es en sécurité.

Le Deuxième Les morts, ils se promènent. C'est pour cela qu'il faut vous détendre. Vous voulez une autre bière ?

La Femme Oh ! la tête me tourne... Je crois que je vais tout de même marcher un peu. Elle est trop forte votre bière, je n'ai pas tellement l'habitude.

(Elle s'éloigne en titubant un peu.)

B –

Les trois Africains parlent entre eux

Le Troisième² Mu ntsi mu térélé mu samu wo wa lûfoua wé ba ta kwé zondjélé ?

Le Deuxième Mû nzô ya fioti, na bima bia nsaba. Mindélés, mi banza ka béto ba ndombi, ba ban nso ba ndoki twéna, mû meno ni la djo, bé bandjiri kwa bo.

Le Premier Mu mpimpa yi ba mu jika, bû boté bwingui. Bo bwishi bû bû bwa ni ntangû yo tû mû jika.

Le Troisième Bô bût û manisa, ni kû tû sala ?

Le Deuxième Mpûanani wa ! Soneka mpûanéto ya bâ. Ni kû ka fwirili, mû ndjambû djo, beto ni kû tû sala. Bû tû landa kwa ndjila ni yandji ka lombo ba ro, bû sa myo mié ta waya.

² Traduction en annexe

- Le Premier** Meno kani kota bû ko.
- Le Troisième** Bwé ta zolo tâ, mpûanani ? mpoutou ?
- Le Deuxième** Yé, ni bo ka ta zolo ta, *mpoutou*. Meno bo na yénda, ngûri ya méno wa nionga, wa djila, kéra zolo kô ndjéndji. Kû ntsa mûtima ndzébi, méno ka ta chikirila. Mû boungou ndzia yandji, bû ni saâla kû. Bû ni kota kû Makélékélé, bû ka tomo tonda.
- Le Premier** Yé, mû boungou dzia ti muntu mpé.
- Le Deuxième** Ni bo bo. Mû boungou dzia ti muntu mpé.
- Le Troisième** Eh Ngué Soneka, tû léndji tâ, miandji mia béto bâ tatû miéna ?
- Le deuxième** Racine, ka ndzébia ko. Kani. Méno, ka ni kwikilaka samû mia miandji ko. Myo samû mia ba mindélé kwa miéna mié ba tû tûla mû mitû. Soneka, wa zondzéla bi tsono bi bya Achille Mbémbe, mû Mbatûkûlû yéto ? Wa zébi ?
- Le Troisième** Kani. Ka ndzébia Achille Mbémbe ko.
- Le Premier** Mûntû wa ma yéla wéna wa mbanza Cameroun.
- Le Deuxième** Mû kânda é bû wû ta tâ, tsi yi mochi kwa yéna, ni bût û lombo zolo, béto bantso tû vouiri yo. Wû télé mpé, kwé ta tûka, kwéna salû ko, mû bûngû ntsi béto bantsoni yoka tû mana yoka.
- Le Troisième** A mbo mindélé, ngué ta banza bô ba tû chichila mbûka kû kû, tala ka yi ya kô ?
(Il montre la tombe.)
- Le Premier** Ba ma kwé banzi kwa béto ba ndoki, samû kani !
(Ils rient tous les trois.)
- Le Deuxième** Ngati béto kwa tû fwéti rana ti mûntû tso tié bâ jimbakasa kû bâ mindélé ?
- Le Troisième** « *Ti mpéné, ni zûlû dia bâ mpûtû* », bû télé yaya Sony.
- Le Premier** A kâ mbé, tsio ni tsia mboté.

C –

Un autre endroit du cimetière. L'Homme trop gros, toujours sa couverture sur les épaules, est assis sur une tombe. La Femme vient lui parler.

La Femme (A l'Homme trop gros.) Alors vous non plus vous n'avez pas de tombe ?

L'Homme trop gros C'est celle-ci, mais elle n'est pas encore ouverte !

La Femme (S'asseyant à côté de lui.) Quel bazar cette histoire, tout de même ! Vous y comprenez quelque chose ? Depuis ce matin, je vous avoue que moi, je suis un peu perdue. Qu'est-ce que vous allez faire maintenant ?

L'Homme trop gros Je ne sais pas... Attendre.

La Femme Oui, mais je veux dire... Vous allez rester là ?

L'Homme trop gros Oui... Je suppose que oui.

La Femme Alors, si par exemple, je reviens plus tard, vous serez encore là ? Vous n'aurez pas bougé ?

L'Homme trop gros Je ne crois pas, non.

La Femme (Soupirant de satisfaction.) Ça, c'est épatant ! Épatant !

(Il reste en silence tous les deux quelques instants.)

D –

Dans le ciel crépusculaire, marqué de zébrures nuageuses, deux oies cendrées traversent à l'horizon. Leur vol ressemble à une danse, une offrande adressée au soleil couchant. Elles prennent la direction du Sud, avant de disparaître au loin. Il reste derrière elles, l'image de ce rouge, annonciateur de la nuit, et de ces autres voyages par-delà la raison, que sont les rêves - quand on ne sait plus très bien où nous en sommes de la réalité, de la rationalité et de son ordre, et que la volonté n'a plus de prise. Le monde s'ouvre alors, réconcilié avec sa magie, et les espaces inconnus qu'elle découvre.

E –

Nuit. La Femme est revenue avec les Africains. Une petite lumière éclaire leur « campement ». Musique.

La Femme Moi aussi, j'ai parlé avec un mort ! Il est là-bas, assis. Il attend qu'une tombe s'ouvre. peut-être après, vous pourriez venir l'aider ?

Le Premier Il n'y a pas de problème, maman.

Le Troisième Vous voulez une autre bière ?

La Femme Oui, maintenant je veux bien.

(Le Troisième lui donne une bière. Ils boivent, profitent de la musique et de la nuit.)

Le Premier Je m'appelle Nitu, je suis étudiant en géologie, mais je fais aussi la coiffure, si tu veux.

Le Deuxième Moi, je m'appelle Lorsa. Je suis aussi étudiant, en droit. (Indiquant le Troisième.) Et lui, c'est Martial. Il est menuisier.

Le Premier Si tu veux, tu pourrais rester avec nous.

La Femme Oui, mais il y a mon mari... Enfin pour l'instant...

Nitu Soneka, c'est le nom de notre frère qui est mort. C'était un poète. Bientôt il sera là, on pourra faire la cérémonie.

Martial Après, on fera apparaître le soleil, pour toi !

La Femme Vous êtes tous Congolais ?

Martial Moi je suis de Kinshasa.

Lorsa On est venus ensemble. Mais ici, on ne veut pas de nous.

Nitu La liberté, ça ne compte pas comme raison.

La Femme Et Soneka, je veux dire, quand est-ce qu'on va l'enterrer ?

Martial Il faut attendre la nuit encore, ce sera mieux. C'est pour cela, il faut prendre la bière, écouter la musique, danser. Tu aimes danser ?

La Femme Quand on était amoureux avec mon mari, on allait à la Fête de l'Humanité.

Lorsa La Fête de l'Humanité ?

La Femme Oui, ça s'appelle comme ça. *La Fête de l'Humanité* !

Nitu De l'humanité toute entière ?

Martial Avec nous si tu veux, tu peux danser.

La Femme J'aime beaucoup mon mari...

Nitu Viens...

(Ils mettent la musique plus fort. Ils dansent.)

XIX- Épilogue

Coco plage, à coté de Sillé-le-Guillaume. Le soleil semble cloué dans le ciel. Zé Hélió est assis sur un fauteuil de plage. Il a des lunettes de soleil, et tient l'urne avec les cendres de sa mère sur ses genoux. Marie-Camomille lui met de la crème solaire dans le dos.

Zé Hélió OÙ sommes-nous ?

Marie-Camomille A Coco plage.

Zé Hélió Et la Grèce ?

Marie-Camomille C'était trop cher.

Zé Hélió Pourquoi est-ce qu'on est venu ici ?

Marie-Camomille Vous ne voyez pas que nous sommes à la plage ? Même avec un œil, même avec un seul, vous devriez bien voir cela, non ? Vous ne sentez pas le soleil ? Vous ne sentez pas le sable chaud sous vos pieds ? Vous n'entendez pas la mer ?

Zé Hélió C'est un étang !

Marie-Camomille Quelle importance ! Il faut profiter un peu monsieur Hélió. Votre maman, elle n'aurait pas aimé vous voir dans cet état.

Zé Hélió (Indiquant l'urne.) Dans l'état où elle est, elle ne voit plus grand-chose !

Marie-Camomille Vous êtes trop triste monsieur Hélió, trop triste... Même dans le chagrin, il ne fait pas être trop triste. Et puis, aidez-moi un peu. Je vous rappelle que je suis votre employée, et que j'ai tout quitté pour vous. Sans moi, vous seriez encore à faire les comptes dans votre agence funèbre.

Zé Hélió Et qu'est-ce qu'on va faire maintenant ?

Marie-Camomille Se baigner ! Voilà ce qu'on va faire.

Zé Hélió Mais vous êtes en train de me mettre de la crème...

Marie-Camomille (Elle lui donne le tube de crème solaire.) Tenez ! Vous êtes insupportable ! (Elle se déshabille.) Restez ici ! Si vous ne voulez pas profiter, tant pis pour vous. Moi, je suis heureuse d'être là. D'accord ? Et comme j'aime me baigner, je vais aller me baigner même si ce n'est pas dans la mer ! Tant pis pour vous. (Elle finit de se déshabiller.) Elle ne vous a jamais dit, votre mère, que vous étiez pénible ? Pénible de la mort ! (Elle le laisse là et va se baigner.)

Zé Hélió (Après un temps, l'appelant.) Mais est-ce que vous avez seulement le droit ? Est-ce qu'on a le droit de se baigner ici ? Vous avez demandé ? (Temps.) Je vous vois... Marie-Camomille ! Même avec un œil, même avec un seul, je vous vois. Je veux dire, je vois bien que vous êtes toute nue... (Temps.) N'allez pas trop loin Marie-Camomille, n'allez pas trop loin... (Temps.) Où est-ce que vous allez ? N'allez pas trop loin. Marie-Camomille ? (Temps.) Je garde vos habits, d'accord ? C'est ça, je garde vos habits...

(Zé Hélio regarde Marie-Camomille se baigner. Soneka arrive. Il déplie un fauteuil de plage, et s'assoit côté de lui.)

Zé Hélio Ah non ! Pas vous ! Je sais qui vous êtes, pas la peine de faire les présentations ! Qu'est-ce que vous faites-là ? Ils ne vous ont pas encore enterrés ?

Soneka J'ai retrouvé mon visage...

Zé Hélio Allons bon... Quelle plaie ! (Appelant.) Marie-Camomille !

Soneka Je leur ai dit, maintenant il faut me laisser partir. Maintenant je n'ai plus besoin de vous. Moi aussi, je veux terminer ma vie dans un rêve. Alors ils sont restés dans la nuit, et moi, je suis venu ici. Je vais disparaître mais avant, je voulais venir sur cette plage... parce que là-bas, il y a l'Afrique. Tu connais l'Afrique ! Moi, je suis comme un Africain qui va disparaître à la lumière du jour, à la lumière du monde, et il ne restera rien de moi. Alors je suis habillé pour cela, pour disparaître à la lumière du jour, et briller dans la nuit. Quand le soleil aura descendu, gobé par la terre, comme le gros œuf qu'il est, moi je brillerai encore, encore dans la nuit. Je serai un mort-étoile, comme on le dit d'une danseuse. Voici, un peu comme une lumière phosphorescente. Je brillerai ! Moi, celui qui n'avait pas de place ! Est-ce que tu crois qu'ils vont me voir là-bas ? Est-ce que tu crois qu'ils se souviendront de moi ? Il y a de cette matière dans mon cœur, pas du phosphore, mais de l'étoile. Après les mots, après le souffle, après le cadavre, il y a encore le vert de l'aurore boréale, celui qui résiste à la nuit. Tu connais cette histoire ? Quand le cadavre de l'homme disparaît, non pas l'homme mais son cadavre, il y a comme de la beauté qui reste. C'est pour cela que j'ai mis cet habit, pour qu'ils me voient, là-bas. Elle ne dure pas, mais il y a de la beauté qui reste. Si on attend un peu, elle s'abîme, et c'est encore plus beau. Car c'est cela la beauté, la résistance de l'homme qui disparaît dans la nuit. Comme une lampe... Est-ce que tu connais mon nom ? Non. Et pourtant quelques secondes / quelques minutes / heures / une vie toute entière / Il restera de la beauté / Même dans ce monde. Cette beauté-là, c'est moi aussi qui te l'aurai donnée, avant l'oubli du néant. Rien d'autre que la nuit, NOIRE, comme je suis. Je suis une libellule... / *Regarde ! Regarde dans le ciel ! Il y a un homme qui danse...*

(Temps.)

Zé Hélio Ici on est à Coco-Plage ! En face, c'est Sillé-le-Guillaume, mais si vous voulez y voir l'Afrique... Vous ne voudriez pas plutôt prendre les cendres de ma mère ? Je crois qu'elle aurait aimé partir avec vous... Prenez-les, s'il vous plaît. (Zé Hélio lui tend l'urne avec les cendres de sa mère.) Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse ? Je ne peux, tout de même pas, les garder à l'agence, d'ailleurs cette agence... Prenez-les, je vous dis... (Temps.) Ah ! Et puis disparaissent tous les deux ! Arrangez-vous entre vous, entre morts. Il est bon aussi parfois que les morts restent avec les morts, et que les vivants restent avec les vivants. Non ? Allez, laissez-moi maintenant !

(Soneka se lève, et replie son fauteuil.)

Soneka Il y a ce poème de Sony, Sony Labou Tansi, tu le connais ?

*Qu'on s'engueule qu'on s'aime, c'est notre affaire
Mais vivre à l'intention
des morts ex-machins du monde
maman ! si le monde me tombe
sur la tête
si les tombes me refusent asile
je referai ce chemin
mais vivre mais mâter la vie
Je ne sais pas pourquoi je te parle à toi avec ces mots,
et maman tu prendras cette parole
pour dire ce qui ne vient pas*

au monde
et merde de quel pied frapper
cette terre

je ne vois pas je ne vois pas je ne vois pas
on est presque ami de son corps après tout

Je t'embrasse
J'ai peur.³

Moi, mon nom c'est Soneka. Maintenant, il y a quelqu'un ici qui le connaît. Adieu mon frère !

(Soneka disparaît. Zé Hélio, toujours avec les cendres de sa mère, finit par se lever et par venir au bord de l'eau.)

Zé Hélio Marie-Camomille ! Marie-Camomille ! Où êtes-vous ? Je ne vous vois plus ? Vous me voyez, vous, est-ce que vous me voyez ? (Temps.) Marie-Camomille ! Vous m'en voulez toujours ? Vous savez, je ne vous aurais pas vraiment découpée en deux. C'était de la magie, de la magie fausse, celle que l'on sait que c'est de la magie. (Temps.) J'ai trois sœurs, Marie-Camomille. Je ne les vois jamais. Elles vivent dans des pays différents, parce que ma mère... Elle était comme cela, elle voyageait ! Peut-être que moi aussi, je pourrais apprendre ? Nous pourrions partir tous les deux ? On irait en Grèce, à Ikaria. J'ai lu que paraît-il, là-bas les gens vivent plus vieux. Je vendrai l'agence, et on irait s'installer là-bas. On ouvrirait une affaire... je ne sais pas... de cerfs-volants ! Mais cette fois, nous serions associés, vous et moi... Vous voyez, moi aussi, je suis un peu... communiste ! Et leur ordre, leur ordre, cet ordre-là, on ne le laisserait pas nous attraper, Marie-Camomille ! Qu'est-ce que vous en pensez ? On pourrait rêver cela, non ? Dites... Vous ne voudriez venir avec moi, à Ikaria, en Grèce ? Marie-Camomille ! (Temps. Il regarde autour de lui, puis répand les cendres de sa mère dans l'eau.) Marie-Camomille ! Marie-Camomille ! Est-ce que tout cela est un rêve ? Marie-Camomille ! Mais... même dans le rêve ou la réalité, lorsque quelqu'un *manque*... Il manque. Marie-Camomille ! Marie-Camomille !

(Temps. Il la cherche encore, puis il tourne son visage vers le soleil. Pendant quelques instants, il profite de la chaleur, puis il s'écroule soudainement, et pleure.)

FIN

³ Sony Labou Tansi, CNRS Editions, 2015

ANNEXE

Traduction de la séquence XVII

Texte en Lari (Congo) traduit par Rodney Edric Zabakani

- Le Troisième** Pourquoi tu lui as raconté cette histoire de morts qui se promènent ? Et d'abord, il est où le corps ?
- Le Deuxième** Dans la cabane, avec les outils de jardinage. Les blancs, ils croient que nous les noirs, nous sommes tous des sorciers, alors moi, j'aime bien qu'ils continuent à le croire !
- Le Premier** On l'enterrera ce soir, c'est mieux. On l'enterrera quand il fera nuit.
- Le Troisième** Et après, on va rester ici ?
- Le Deuxième** Hé man, écoute ! Soneka c'était notre frère. Il est mort ici, alors maintenant nous, on va rester ici. On va continuer même sans lui, ce qu'on avait décidé de faire ensemble.
- Le Premier** Moi de toutes façons, je ne peux pas rentrer comme ça.
- Le Troisième** Qu'est-ce que tu veux dire, mon frère ? Pauvre ?
- Le Deuxième** Oui, c'est cela qu'il veut dire, *pauvre*. Moi, quand je suis parti, ma mère était triste, elle a pleuré même, elle ne voulait pas que je parte. Mais dans le fond, je sais qu'elle me soutient. Alors même pour elle, je veux rester ici. Quand je rentrerai plus tard à Makélékélé, elle sera fière de moi.
- Le Premier** Oui, c'est aussi pour la dignité.
- Le Deuxième** C'est cela. C'est aussi pour la dignité.
- Le Troisième** Alors Soneka, on pourrait dire, c'est notre racine ici à tous les trois ?
- Le Deuxième** Racine, je ne sais pas. Non. Moi, je ne crois pas à ces histoires de racines. Ce sont encore des choses que les blancs nous ont mis dans la tête. Soneka, il avait parlé de ce texte de Achille Mbembé, sur l'identité ? Tu le connais ?
- Le Troisième** Non, je ne sais même pas qui c'est Achille Mbembé.
- Le Premier** C'est un philosophe camerounais.
- Le Deuxième** Le texte dit qu'il n'y a qu'un seul monde, et qu'on le veuille ou pas, nous en sommes tous les ayants droits. Il dit aussi que l'identité, ce n'est pas essentiel, parce que nous sommes tous des passants. Être de passage, c'est cela la condition terrestre.
- Le Troisième** Et les blancs, ici, tu crois qu'ils nous laisseront une place, autre que celle-là ? (Il montre la tombe.)
- Le Premier** S'ils continuent à croire que nous sommes tous des sorciers, alors il n'y aura pas de problème !
- (Ils rient tous les trois.)
- Le Deuxième** Les blancs, peut-être c'est à nous de leur redonner l'humanité qu'ils ont perdue ?
- Le Troisième** « *Le sexe, c'est le ciel du pauvre* », dit le grand Sony.
- Le Premier** Voilà, ça c'est bien.